

pierre boileau

coeur de glace



Pierre Boileau

Cœur de glace

roman

Prix littéraire Le Droit
LAURÉAT 2002



case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie
le Conseil des Arts du Canada et la Sodec
de l'aide financière accordée à son programme de publication
et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Programme d'Aide au
Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIÉ)
pour ses activités d'édition.

Soulières éditeur bénéficie également du
Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres
– Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal : 2001
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogage avant publication

Boileau, Pierre

Coeur de glace

Collection Graffiti ; 10
Pour les jeunes de 11 ans et plus

ISBN 2-922225-51-8

I. Titre. II. Titre Collection
IV. Collection

PS8553.0465C63 2001 jC843'.54 C00-941854-7
PS9553.0465C63 2001
PZ23.B64 2001

Illustration de la couverture:
Claude Lafrance

Conception graphique de la couverture:
Annie Pencrec'h

Copyright © 2001
Pierre Boileau et Soulières éditeur
Tous droits réservés
ISBN 2-922225-51-8
ISBN PDF 978-2-89607-374-0

Conversation muette

UNE VOITURE ROULE SUR L'AUTOROUTE 50. LE SOLEIL D'AUTOMNE RÉCHAUFFE LES DEUX OCCUPANTS. Elle, fin de la trentaine, jolie, malgré sa figure ravagée par les pleurs, l'air décidé. Lui, 15 ans, le visage impassible.

Il vient d'enterrer sa mère.

Elle vient d'enterrer sa sœur jumelle.

Le silence n'est percé que par le ronronnement du moteur. Ronronnement presque aussi rassurant que celui du chat qu'on caresse. Marielle sait qu'elle devrait dire quelque chose, mais quoi ? Et elle n'a pas le goût de parler de la pluie et du beau temps. Patrick espère que sa tante ne le forcera pas à faire la conversation.

— Nous serons à la maison dans une demi-heure, s'entend dire Marielle un peu malgré elle. Qu'est-ce que tu voudrais pour souper ?

— Je ne sais pas... Je n'ai pas faim.

— Il faudrait que tu manges. Tu n'as presque rien pris au dîner. Je pourrais te...

— Si tu as du pain, des viandes froides ou du fromage, je me ferai un sandwich.

— Tu ne veux pas un vrai repas ? Une soupe ?

— Je vais me débrouiller... Un sandwich, ça ira.

Le silence retombe dans la voiture.

Marielle est inquiète. Patrick n'a pas pleuré, depuis la crise terrible qu'il a faite quand on lui a annoncé la mort de sa mère. Il a hurlé, pleuré, frappé les murs et les meubles de sa chambre jusqu'à ce qu'il s'effondre sur son lit, épuisé.

Au matin, il semblait avoir dormi d'un sommeil profond. Marielle l'a retrouvé dans la même position que la veille. Elle l'a envié : elle avait passé la nuit à se retourner dans son lit. Elle avait peu dormi et son sommeil avait été envahi par les images de l'accident de sa sœur. Chaque fois, elle s'était réveillée en sursaut et s'était rendormie en pleurant.

À son réveil, Patrick s'était montré d'une placidité inquiétante. Il errait dans la maison comme s'il glissait d'une pièce à l'autre. Il semblait indifférent aux objets et aux personnes. Il ne répondait aux questions que par des oui et des non, comme s'il était ailleurs. «Il n'a pas

pleuré depuis ce jour, pense Marielle, comme si sa première réaction l'avait vidé à jamais de sa peine. Il faudra l'avoir à l'œil.»

Marielle avait commencé à s'inquiéter de Patrick dès l'annonce de la mort de Mireille. Elle savait à quel point il était attaché à sa mère et que plusieurs jeunes de son âge avaient tendance à régler leurs problèmes par la fuite définitive : le suicide. L'attitude de Patrick au salon mortuaire et aux funérailles l'avait à moitié rassurée. Même s'il n'avait pas pleuré, Patrick avait eu un comportement à peu près normal ; s'il existe un modèle de comportement pour un adolescent qui vient de perdre sa mère qu'il adorait. Il avait reçu les marques de sympathie habituelles et avait répondu aux questions avec politesse. «Son indifférence m'inquiète», se dit-elle.

Marielle prend tout à coup conscience de sa propre peine qui l'enveloppe comme un nuage chaud, étouffant. Elle revoit sa sœur dans son cercueil. Voir sa sœur jumelle dans un cercueil, c'est comme s'y voir soi-même. Les larmes lui viennent aux yeux. Elle distingue mal la route. Du revers de la main, elle s'essuie les yeux juste à temps pour s'apercevoir qu'elle allait bloquer la voie à une voiture qui s'apprêtait à la doubler. Un coup de klaxon cinglant l'informe de la colère du conducteur.



Marielle et Patrick arrivent à destination.

— Installe-toi dans la chambre du sous-sol. Ce sera comme un appartement avec la salle de télé et ta propre salle de bains. Tu permettras que je vienne regarder la télé de temps en temps. Je n'en ai qu'une.

— Quand j'irai chercher le reste de mes affaires, tu reprendras ta télé. Tu pourras la regarder en haut, dit Patrick.

Marielle est déçue. Elle souhaitait que Patrick l'invite.

Patrick se tient au milieu de la pièce, entouré de boîtes et de valises comme s'il ne savait pas par où commencer.

— Veux-tu un coup de main ?

— Non, ça ira.

— Arrange ça à ton goût. Tu habites ici maintenant.

— Je n'ai pas beaucoup le choix, dit Patrick.

Blessée, Marielle pivote pour répondre. Patrick a déjà ouvert une boîte et en inspecte le contenu. Elle hésite, sa colère tombe.

— Patrick, je sais que tu préférerais être chez toi avec ta mère. Moi, j'aimerais pouvoir encore visiter ma sœur, lui parler, mais ça n'est plus possible. Essayons de nous entendre. Je n'ai plus que toi, et toi, tu n'as plus que moi.

— ...

Devant le mutisme de l'adolescent, Marielle tourne les talons.

— Tu monteras quand tu voudras, je te ferai un sandwich.

— Ne te casse pas la tête, je le ferai moi-même.

Marielle se dirige vers le rez-de-chaussée. Elle aurait voulu que l'arrivée de Patrick se déroule dans une atmosphère de sympathie et de tendresse. Elle est déçue. Elle se retient de lui faire des remontrances. Et voilà que les larmes se remettent à couler.

Annie et Martin

LA CLOCHE VIENT D'ANNONCER LA FIN DES COURS À LA POLYVALENTE. Annie, une élève de quatrième secondaire, sort de l'école accompagnée de son ami Martin.

— Pourquoi tiens-tu tellement à ce que j'aille avec toi ? demande Martin.

— Patrick commence l'école demain. Marielle a pensé que ce serait plus facile pour lui si nous le rencontrions avant qu'il arrive à l'école. Et comme tu t'es bien entendu avec lui l'été dernier...

— Ça, tu peux le dire.

— Je suis inquiète.

— Pourquoi ?

— Marielle a raconté à ma mère que Patrick n'avait presque pas pleuré. Tu aurais dû le voir au salon mortuaire, il avait l'air d'un zombi.

Il parlait et bougeait, mais on aurait dit qu'il était ailleurs.

— Ça ne doit pas être drôle de perdre sa mère, dit Martin. Je ne sais pas comment je réagirais. Je passe mon temps à me chicaner avec elle, mais je ne pourrais pas m'en passer... Patrick n'a pas de père ?

— Son père est parti quand il avait cinq ans. Marielle a raconté que Patrick avait pleuré pendant des semaines pour le retour de son père. Il s'assoyait sur la galerie et passait des heures à l'attendre. Il ne l'a jamais revu.

Les deux adolescents arrivent chez Annie.

— Je suis nerveux, je ne sais pas trop quoi faire, quoi dire.

— Sois naturel, ça va aller, dit Annie, avec son meilleur sourire.

Annie entre suivie de Martin ; des voix viennent du salon. Lise, la mère d'Annie est là avec Marielle. Annie trouve Marielle vieillie. Patrick est assis dans un fauteuil, le visage impassible.

— Tiens, voici Annie et Martin, dit Lise à l'intention de Patrick.

— Salut tout le monde ! lance Annie.

Les salutations de Lise et de Marielle s'entrecroisent.

— Martin, tu te souviens de Marielle ?

— Oui.

Martin s'avance, hésitant.

— Mes condoléances, bafouille-t-il en tendant la main à Marielle.

Marielle, surprise, rougit et le remercie. Martin se tourne vers Patrick et lui tend la main. Patrick le regarde, observe un instant la main tendue et la saisit. C'est une poignée de main sans force, distraite.

— Mes condoléances Patrick, dit Martin.

Patrick marmonne un remerciement.

— Vous avez passé une bonne journée, les jeunes ? s'informe Lise, pour alléger l'atmosphère.

— Oui, pas mal, répondent en même temps les deux adolescents.

— Patrick, veux-tu du jus ? demande Annie.

— Je n'ai pas très soif.

— Bonne idée Annie, dit sa mère. Amène Martin et Patrick dans la cuisine et profitez-en pour organiser votre journée de demain.

Patrick suit sans entrain ses deux hôtes. Marielle et Lise le regardent aller.

— Il m'inquiète, déclare Marielle. Il semble indifférent à tout.

— Laisse-lui le temps. C'est un bon gars, il va surmonter sa peine et se retrouver.

— J'espère pour lui et pour moi. J'ai l'impression de marcher sur des œufs.

— Donne-lui le temps et donne-toi aussi le temps.

Marielle lève des yeux embués vers son amie : sa compréhension la reconforte.

Dans la cuisine, Annie a sorti trois contenants de jus du réfrigérateur.

— Tu as le premier choix, Patrick.

— Vous autres d'abord.

Pour éviter que la situation ne s'étire trop longtemps, Martin prend le jus de pomme. Annie tend le jus d'orange à Patrick qui l'accepte presque à regret, mais il réussit tout de même à marmonner un merci.

— Quels cours suis-tu ? demande Annie, pressée de faire démarrer la conversation.

— Je suis en quatrième secondaire, orientation sciences.

— Comme moi, enchaîne Martin. J'espère que tu es prêt à travailler parce que les profs ne nous lâchent pas.

— ...

— Fais-tu quelque chose en parascolaire ? demande Annie.

— Je jouais au basket et je faisais du théâtre.

— Il y a les mêmes activités à l'école, mais je pense qu'elles sont le même jour. Il faudra que tu choisisses entre les deux.

— ...

Le silence retombe. Annie est un peu mal à l'aise. Dans le fond, elle ne connaît pas beaucoup Patrick. Le Patrick qui est venu en vacances chez Marielle, l'été dernier, était plein de vie et tou-

jours prêt à rire. Elle comprend sa peine, mais lui en veut presque de montrer si peu d'enthousiasme. Elle sait que Martin est aussi embêté.

— Tu joues à quelle position ? demande Martin.

— Garde, mais je ne jouerai pas.

— Tu vas faire du théâtre ? demande Annie.

— Non, ça ne m'intéresse plus.

Martin est déçu. Le copain, avec qui il s'entendait si bien l'été dernier, est ennuyeux.

— Comment ça va ? demande Lise que personne n'a entendu arriver.

Patrick surprend tout le monde quand il répond.

— Ça va. Demain, je vais pouvoir me débrouiller tout seul.

Marielle remarque l'air contrarié d'Annie et de Martin. Elle s'avance vers eux.

— À quelle heure passerez-vous prendre Patrick ? demande-t-elle, comme si elle n'avait pas entendu la réponse de son neveu.

— Sept heures quarante-cinq, répond Martin.

— Je suis capable de marcher trois coins de rue tout seul, réplique Patrick.

— Patrick ! tranche Marielle. Tes amis t'offrent de te guider dans ta nouvelle école. Tu pourrais au moins l'apprécier et les remercier.

— Remercie-les, toi. C'est ton idée. Moi, je peux très bien me débrouiller tout seul.

Marielle bout de colère. Elle se promet bien de faire une bonne mise au point avec Patrick dès son retour à la maison. Elle se tourne vers Annie et Martin :

— Patrick sera prêt à l'heure, lance-t-elle, sur un ton de colère mal contrôlée.

— Nous y serons, répond Martin avec un sourire désinvolte, pour essayer de détendre l'atmosphère. Il faut que je parte, enchaîne-t-il, après avoir jeté un coup d'œil à sa montre. Je travaille ce soir.

Il se tourne vers Patrick et lui tend la main.

— Salut, à demain! Eh ! j'y pense, veux-tu que je donne ton nom au propriétaire du restaurant ? Il cherche souvent du monde. Le travail n'est pas trop dur et ce n'est pas très bien payé, mais ça fait un peu d'argent de poche.

— ...

Devant le silence de Patrick, Marielle intervient.

— Patrick aura pas mal de choses à régler pour un certain temps. Je te remercie Martin, peut-être dans quelques semaines.

— Quel est le nom du propriétaire de ton restaurant ? demande Patrick, à la surprise générale.

— Laurin, Albert Laurin. Le restaurant, c'est *Le Roi du Hamburger*, sur la rue Principale.

— J'irai le voir, dit Patrick.

Ne lâche jamais !

MARIELLE ET PATRICK N'ONT PAS DIT UN MOT EN REVENANT À LA MAISON. MARIELLE A RESSASSÉ LA SITUATION. Elle ne comprend pas l'attitude de Patrick. Elle sait qu'elle aurait pu le consulter, mais elle a fait pour le mieux afin de lui faciliter les choses. Elle est surprise de sa réaction et lui en veut d'avoir refusé l'aide de Martin et d'Annie.

Marielle a suivi Patrick au sous-sol.

— Patrick, tu aurais pu être poli avec tes amis.

— Ce ne sont pas mes amis et je n'ai pas besoin d'aide.

— Je leur ai demandé de te guider à l'école pour te rendre service. Tu devras t'adapter à une nouvelle école avec tout ce que cela implique.

— Je ne suis pas un de tes élèves du primaire. Et toutes les écoles se ressemblent. Je suis capable de me débrouiller tout seul.

— De toute façon, Annie et Martin seront ici demain matin. Je suis certaine qu'ils pourront t'aider. Et, à l'avenir, tâche d'être un peu plus reconnaissant.

— ...

La colère de Marielle est tombée. Elle sent que Patrick n'ajoutera rien. Elle le salue et monte préparer le souper.



Patrick est étendu sur son lit. Il entend sa tante se déplacer au rez-de-chaussée. «Elle marche du talon, comme ma mère», remarque-t-il.

Il étire le bras et prend un cahier à couverture rigide noire sur sa table. Il l'ouvre. Il relit la phrase inscrite sur un bout de papier vert chiffonné qu'il a broché sur la première page.

«Ne lâche jamais ! Quel que soit l'obstacle, il reste toujours quelque chose à essayer.»

Patrick revoit la figure rayonnante d'Éric, un jeune paraplégique qui avait visité l'école lors de la semaine des handicapés. Malgré sa «différence», comme Éric appelait sa condi-

tion, il rêvait de faire du saut en parachute et de piloter une voiture de course.

À un élève qui lui avait demandé s'il avait songé à se suicider à la suite de son accident :

— Oui, avait répondu Éric. Mais j'ai lu cette phrase qui m'a frappé. Je n'en connais même pas l'auteur. Mais à partir de ce moment-là, au lieu de regretter ce que je ne pouvais plus faire, j'ai fait la liste de ce que je pouvais encore faire.

Patrick, touché par l'attitude du jeune homme, avait noté la phrase sur un bout de papier vert.

Le lendemain de la mort de sa mère, Patrick avait ressenti, dès son réveil, un grand vide froid. Il avait frissonné malgré la chaleur. Il avait perdu l'être qu'il aimait le plus. Est-ce que la vie en valait encore la peine ? La mort lui avait paru une bonne façon d'effacer la douleur. L'idée de mettre fin à ses jours l'avait attiré, mais effrayé tout autant.

Sa tante était entrée pour prendre de ses nouvelles. Elle semblait avoir beaucoup pleuré. La grande ressemblance avec sa mère avait ébranlé Patrick. Elle lui avait offert son aide pour remettre sa chambre en ordre. Il avait préféré le faire seul.

Alors qu'il rangeait ses affaires, il avait retrouvé le bout de papier sur lequel il avait noté la phrase d'Éric. Il avait revu la figure souriante du jeune homme au moment où il l'avait

prononcée. Chose étrange, il n'avait pas entendu la voix d'Éric, mais plutôt celle de sa mère à qui il avait parlé de la visite du jeune paraplégique. La voix était si claire qu'il s'était retourné pour voir si sa mère n'était pas dans la pièce. Sous le choc, il s'était assis sur le bord de son lit et était resté de longues minutes à réfléchir.

Quand il s'était relevé, il avait décidé de poursuivre son rêve de devenir pilote d'avion, mais de se débrouiller seul. Il ne voulait plus ressentir la douleur de perdre un être cher. Il avait broché le bout de papier sur la première page du cahier de notes qu'il utilisait comme journal personnel.

Patrick tourne les pages, relit les dernières phrases écrites la veille et il écrit :

15 novembre

Aujourd'hui, j'ai revu Annie et Martin. Ils étaient gentils, mal à l'aise. Marielle voulait qu'ils me guident à l'école. J'ai refusé. Je dois me débrouiller seul, surtout pour les petites choses.

Marielle s'énervait quand je pose un geste d'indépendance. Elle devra s'habituer. Je ne peux dépendre ni d'elle ni de personne. J'irai au Roi du Hamburger. Il faut de l'argent pour être indépendant.

Des fois, j'ai des espèces de visions : Marielle parle ou agit comme ma mère et je suis souvent sur le point de l'appeler Mireille...

Patrick referme le cahier et fixe le plafond.
D'un geste brusque, il éteint la lumière et se
glisse sous les couvertures.

Une nouvelle école

MARIELLE SE PRÉCIPITE À LA PORTE DÈS LE PREMIER COUP DE SONNETTE. ELLE FAIT ENTRER ANNIE ET MARTIN.

— Bonjour vous deux ! Patrick est en bas. Patrick ! Annie et Martin sont arrivés.

— ...

Marielle descend. Elle trouve la chambre vide. De rage, elle donne un coup de pied sur le couvre-lit qui traîne par terre.

— Il est déjà parti, annonce-t-elle à Annie et Martin. Je m'excuse de vous avoir fait venir ici pour rien.

— Ce n'est pas grave, répond Annie, c'est à deux pas.

— Je ne sais pas à quoi Patrick joue, lui qui a toujours été si gentil. On dirait qu'il s'efforce d'être déplaisant.

— Il passe un mauvais moment, répond Martin.

— Je sais, mais ce n'est pas une raison pour être désagréable avec ses amis.

— Nous devons y aller, intervient Annie.

— Merci beaucoup, répète Marielle. Excusez Patrick.

— De rien, répondent, en même temps, les adolescents.

Martin et Annie arrivent à l'école. En chemin, ils ont discuté de l'attitude de Patrick. Ils ont décidé de lui offrir leur aide, mais de ne pas s'imposer. Ils sont convaincus qu'il agit de la sorte en réaction à la mort de sa mère et que, bientôt, ils retrouveront le Patrick qu'ils ont connu l'été dernier.

Ils se dirigent vers le secrétariat. Patrick sort à l'instant du bureau, son horaire à la main.

— Salut, lui lance Martin.

Patrick sursaute. Il dévisage Martin et Annie. La réaction de Patrick fait sourire Martin.

— Excuse-moi. Je ne voulais pas te faire peur.

— Tu m'as surpris, c'est tout.

— Nous sommes passés te chercher...

— Je ne pouvais plus dormir. Je suis parti plus tôt pour explorer les lieux.

— Montre, dit Martin.

Il jette un coup d'œil sur l'horaire de Patrick.

— Nous avons le même horaire.

— Nous serons ensemble en français, mathématiques et anglais, dit Annie, mais moi, je préfère les arts aux sciences.

— Si tu veux mes notes de cours pour voir où nous sommes rendus, tu n'as qu'à me faire signe, ajoute Martin.

— Je vais me débrouiller, répond Patrick.

Martin commence à être un peu agacé par les refus de Patrick. Annie sent la tension monter. Elle pose la main sur le bras de son ami.

— Viens, dit Martin, je vais te montrer où sont les casiers.

— Je le sais. Ça fait une demi-heure que je me promène dans l'école.

Martin réussit à peine à contrôler sa colère.

— Patrick, je ne comprends pas. On dirait que tu te forces pour éviter qu'on t'aide. Tu veux la paix, tu vas l'avoir. Si tu te perds, débrouille-toi tout seul, sinon tu pourrais passer pour un bébé.

— Ce n'est pas compliqué, répond Patrick. Je n'aurai qu'à te suivre : nous avons les mêmes cours.

Rouge de colère, Martin tourne les talons et s'éloigne. Il est si fâché qu'il a laissé Annie sur place. Celle-ci jette un regard noir à Patrick avant d'aller rejoindre Martin. Patrick les re-

garde s'éloigner, hausse les épaules et se dirige vers les casiers.



— Bonjour tout le monde, lance Guy Laroché, l'enseignant de chimie. Je vous prierais d'accueillir Patrick Beaudoin-Falardeau. Il...

— Beaudoin, lance Patrick, sur un ton sec.

— Excuse-moi, répond l'enseignant, je ne fais que lire les renseignements qu'on me communique. Si tu veux faire des changements, il faut que tu ailles au secrétariat.

Patrick se lève.

— Où vas-tu ? demande l'enseignant.

— Au secrétariat. Vous venez de me dire que pour faire des changements...

Quelques élèves rient.

— À la pause, Patrick. Tu iras à la pause.

Patrick regarde Guy avec un air contrarié et se rassoit.

— Comme je disais, souhaitons la bienvenue à Patrick Beaudoin, reprend l'enseignant.

Quelques élèves plus agités en profitent pour crier «Salut» et applaudir. La plupart se contentent de faire un signe de tête à Patrick ou de lui sourire.

— Qui peut guider Patrick...

— Je n'ai pas besoin d'aide, tranche Patrick.
Guy Laroche est surpris, presque insulté par le ton de Patrick.

— Très bien. Patrick n'a pas besoin d'aide. Alors, si vous le voyez errer dans l'école, l'air perdu, laissez-le se débrouiller, enchaîne-t-il avec un sourire narquois.



— Quoi ? demande Annie.

— Tu as bien compris. Il a dit à Guy Laroche qu'il n'avait pas besoin d'aide et sur un ton presque insultant.

— Moi qui pensais le connaître. Il n'était pas comme ça l'été dernier.

— Non. On dirait qu'il veut être indépendant, mais qu'il ne sait pas comment. Il n'est pas agressif...

— Mais il est choquant, dit Annie. Qu'est-ce que nous allons faire ? Nous avons promis à Marielle de l'aider.

— Ce n'est plus un bébé. D'autres ont changé d'école avant lui.

— Il ne faut pas oublier qu'il a perdu sa mère.

— Qu'il se débrouille seul, dit Martin.

— Mais il a perdu sa mère, rappelle Annie.

— Tu penses que c'est ça qui explique son attitude et que ça l'excuse ?

— Oui. Si je perdais ma mère, je réagirais très mal.

— Tu as raison. Suivons-le sans en avoir l'air. Nous serons là, s'il est mal pris.

La cloche sonne. Annie et Martin se rendent à leur salle de cours.

Natasha

ANNIE RENTRE CHEZ ELLE. ELLE LAISSE SON SAC PRÈS DE LA PORTE ET SE DIRIGE VERS LA CUISINE. Sur la porte du réfrigérateur, elle trouve le message quotidien de sa mère. Elle sort le plat de pâtes du réfrigérateur et le place dans le four après en avoir réglé la température. Elle se verse un verre de jus et se dirige vers sa chambre.

Annie se dévêt et enfle son costume de gymnastique : elle veut profiter du beau temps pour faire du patin à roues alignées. «Qui sait, pense-t-elle, ce sera peut-être la dernière fois cette année ?» Le téléphone la fait sursauter. Elle décroche après avoir enfilé son chandail en vitesse.

— Allô ! Annie, c'est Natasha. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je m'en vais patiner.
— Seule ?
— Oui, Martin travaille.
— Je te téléphone parce que... euh... c'est que...

— Qu'est-ce que tu veux, Natasha ? demande Annie à son amie de toujours. Ça fait une éternité que tu ne m'as pas appelée et là, tu bafouilles comme...

— Ben, je n'ai pas pu t'en parler à l'école, mais Patrick...

— C'est donc ça ! s'exclame Annie dans un éclat de rire. Tu veux des nouvelles de Patrick.

— Juste comme ça. L'été dernier, je l'ai trouvé tellement...

— Oui, je sais. Et tu voudrais savoir s'il se souvient de toi, enchaîne Annie.

— C'est plate de jaser avec toi Annie. Tu sais toujours ce que je pense.

— Et tu n'as pas osé lui parler à l'école ?

— C'est ça.

— Bon. Prépare-toi. Ton amie «plate» passe te prendre dans cinq minutes. Nous parlerons du beau Patrick en patinant.



Marielle attend Patrick. Il devrait déjà être rentré. Il est 17 heures et l'école finit à 15 heures 30. «Calme-toi, ma vieille, tu n'as pas affaire à un enfant, Patrick a quinze ans. C'est aussi ça le problème : il a quinze ans.»

Pour se détendre, elle retourne vérifier le souper pour la dixième fois. Tout est sous contrôle, elle n'a rien à faire. L'énervement l'empêche même de lire. L'image de sa sœur lui revient. Les larmes ruissellent sur ses joues. «Tu me manques, murmure-t-elle. Aide-moi à aider ton grand fils. Je sais qu'il souffre, mais il s'est fait une carapace impénétrable. Je ne me pardonnerais pas si...»

L'arrivée de Patrick interrompt la réflexion de Marielle. Elle essuie ses larmes d'un geste rapide.

— Salut ! s'efforce de dire Marielle avec calme.

— Salut, répond mollement Patrick.

— Tu arrives tard, dit-elle.

— Je suis allé au *Roi du Hamburger*.

— Tu as déjà mangé ?

— Je suis allé voir pour un emploi.

— Je ne m'attendais pas...

— J'avais dit que j'irais.

— Et puis ?

— J'ai déjà travaillé. Un gars n'a pas pu rentrer. Je l'ai remplacé. Je commence la semaine prochaine de 16 à 19 heures les jeudis,

vendredis et samedis. Et mon nom est sur la liste des remplaçants.

— C'est merveilleux, tu vas voir du monde, tu vas te faire des nouveaux amis.

— Je vais me faire de l'argent surtout. Je serai plus libre.

Le ton plate des réponses de Patrick décourage Marielle de continuer la conversation.

— J'ai fait une lasagne, dit-elle. Tu en veux ?

— Oui.

Patrick s'assoit à la table et dévore son souper sans dire un mot. Dès qu'il a terminé, il se réfugie dans sa chambre.

Patrick sort son cahier de notes et griffonne.

16 novembre

Je crois que j'ai froissé Annie et Martin sans compter le prof de chimie. Je n'ai pas le choix, je dois me débrouiller tout seul. J'ai fait un pas de plus vers l'indépendance, j'ai un emploi. L'argent me permettra d'être plus libre. Je n'aurai plus besoin de personne.

Patrick referme le cahier et reste immobile le regard vague. Il se lève d'un coup et attaque ses devoirs.

La vie s'organise

Quoi ?

— J'ai travaillé avec Patrick.

— Comment ça ?

— Il est venu voir monsieur Laurin.

— Et il l'a engagé comme ça, tout de suite ?

— Marc-André était malade. Patrick a travaillé quelques heures.

— Comment était-il ?

— Correct, il a fait le ménage dans l'entrepôt. Monsieur Laurin lui a montré quoi faire. J'ai hâte de voir sa réaction quand un des anciens devra lui expliquer la routine.

— Tu crois que Patrick va protester ?

— Je n'en suis pas certain, mais s'il proteste, monsieur Laurin risque de le mettre à la porte.

— Moi aussi, j'ai une nouvelle, dit Annie... Natasha s'intéresse à Patrick.

— C'est vrai qu'ils s'étaient bien entendus l'été passé. Mais Patrick a déjà une amie, remarque Martin.

— Non. Ils se sont laissés, il y a quelques semaines. C'est ce que Marielle a raconté à ma mère.

— Revoir Natasha lui ferait peut-être du bien. Il redeviendrait peut être le Patrick de l'été dernier.

— Natasha lui avait écrit après son départ.

— Il avait répondu ?

— Il avait écrit qu'il l'avait trouvée gentille, mais qu'il n'était pas libre.

— Natasha pourrait l'inviter à la danse de vendredi, suggère Martin.

— Nous pourrions amener Patrick à la danse et, heureux hasard, Natasha s'y trouverait.

— Comment faire ? Patrick ne veut rien savoir de nous. Il vaut mieux que Natasha l'invite elle-même.

— Elle hésite. Elle préférerait qu'ils se rencontrent comme «par hasard».

— Ce n'est pas évident.

— Non. Je vais parler à Natasha.

— Souhaite-lui bonne chance de ma part. Avec le comportement de Patrick, elle en aura besoin.

— Peut-être que Natasha peut le faire changer d'attitude, le ramener sur terre.

— C'est à souhaiter parce qu'il commence à se mettre pas mal de gens à dos. Si je ne l'avais pas connu autrement, je le trouverais pas mal baveux.



Annie a informé Natasha que Patrick travaille tous les midis à la bibliothèque. Il s'enferme dans une des petites salles réservées au travail d'équipe même s'il est toujours seul. Natasha a décidé, malgré sa crainte d'un refus, d'inviter Patrick à la danse.

Elle s'approche de la porte, son cœur bat fort. Au moment de frapper, elle y renonce. Elle observe Patrick qui, le visage penché sur son volume de chimie, semble dans un autre monde.

Son cœur saute un battement: «Il est beau», pense-t-elle. Et pendant quelques secondes, les souvenirs de l'été dernier reviennent. Elle sent la main de Patrick qui serre la sienne pour l'aider à se relever à la suite de leur collision pendant la partie de volley-ball sur la plage.

— Es-tu correct ? Avait-il demandé, inquiet.

— Oui. Ça va.

Il avait sourit et posé la main sur son épaule.

— Je m'excuse. Je ne te pensais pas si près.
Tu es certaine que ça va ?

— Oui. Oui.

Elle sent encore la douce chaleur de ce contact.

Patrick a relevé la tête et aperçu Natasha. Son visage est impassible. Natasha jurerait qu'elle a remarqué un léger mouvement à la commissure de ses lèvres, comme si Patrick avait réprimé un sourire.

Elle n'a plus le choix, elle entre.

— Salut Patrick !

— Salut.

— J'ai appris pour ta mère, mes condoléances.

— Merci, marmonne Patrick.

— Comment ça va ici ? As-tu besoin d'aide ?
Je n'aime pas beaucoup les sciences, mais je me débrouille bien en français et en histoire.

— Non, ça va.

Les adolescents restent silencieux un moment.

— En fait, reprend Natasha, je ne suis pas venue parler d'école. Je... Je voulais t'inviter à la danse de vendredi.

Natasha a cru remarquer le même petit mouvement aux coins des lèvres de Patrick.

— Vendredi ? Euh... non. Je ne peux pas.

— C'est plate. Ça aurait pu être amusant... après une dure semaine de travail.

Patrick reste impassible. Natasha s'arrête de parler : elle sent qu'il ne sert à rien d'insister. Annie avait bien raison quand elle lui avait parlé de l'attitude de Patrick. Natasha s'était pourtant promis de se faire insistante, mais devant les grands yeux de Patrick, qu'elle trouve tristes, elle s'entend dire presque à regret :

— Ce sera pour une autre fois. Salut ! Ça m'a fait plaisir de te revoir.

Natasha sort du local en vitesse pour cacher sa déception.



Patrick rentre à la maison aussitôt l'école finie. Il est épuisé. Il a tenu à rattraper seul la matière qu'il n'avait pas encore vue à son école. Il aura bientôt un répit, car il arrive à la matière connue.

La maison est calme. Il veut en profiter pour faire un somme avant le souper. Il s'étend, ferme les yeux. L'image de Natasha lui revient. Patrick rouvre aussitôt les yeux pour chasser la vision. Il sort son cahier.

23 novembre

J'ai revu Natasha. Elle m'a invité à la danse. J'ai refusé. Je ne veux pas. Je ne peux pas. Il ne faut pas

que je m'attache. De toute façon, j'ai trop de devoirs à faire et je suis fatigué. Après le travail au restaurant, j'en profiterai pour me reposer.



Patrick arrive au restaurant un peu plus tôt, comme monsieur Laurin le lui a demandé.

Il se dirige vers le bureau du patron. Martin y est déjà.

— Tiens voilà notre nouveau, lance monsieur Laurin. Martin, je te présente Patrick. Patrick, voici Martin, ajoute-t-il.

— Nous nous connaissons, répond Martin. Nous sommes dans la même classe, se croit-il obligé d'ajouter.

Patrick a marmonné un bonjour accompagné d'un léger signe de tête.

— Martin va te montrer la routine. Pour ce soir, tu travailles avec lui et tu fais ce qu'il te dit comme il te le montre. C'est mon meilleur employé.

— Je peux me débrouiller tout seul, répond Patrick. L'autre soir, je suis resté un peu plus tard et j'ai observé les autres.

Martin s'est raidi à la réponse de Patrick. Il n'ose pas se retourner vers son patron. Monsieur Laurin n'a pas bronché. Il regarde Patrick bien en face et, d'une voix calme, il dit :

— Si tu n'aimes pas ma façon de procéder, tu vas travailler ailleurs. Je suis loin d'être un Mc Donald, mais les gens qui viennent ici sont habitués à un produit de qualité et je tiens à ce que ça continue. Compris ?

Patrick semble impassible. Martin le sent tendu.

— Viens Patrick, lance-t-il.

Patrick sursaute comme si on l'avait réveillé.

— Compris, dit Patrick, à monsieur Laurin. Par quoi commençons-nous ? demande-t-il à Martin.

Martin se détend. Il entraîne son copain à la cuisine.

— Tu dois suivre la routine à la lettre. Sans en avoir l'air, monsieur Laurin va te surveiller pendant un certain temps. Il voit tout. Si tu travailles bien, il va te faire confiance et te laisser travailler en paix. Sinon, il te mettra à la porte.

Patrick hoche la tête.



Patrick rentre épuisé. Le restaurant a été plein jusqu'à 20 heures. Il a été tendu toute la soirée. Il sentait que le patron l'observait. Tout s'est bien déroulé. Quand monsieur Laurin lui

a dit qu'il pouvait partir, il n'a pas pu réprimer un soupir de soulagement.

«Tu vas t'habituer, lui a dit le propriétaire en riant. Si tu continues à travailler comme ce soir, tu travailleras ici aussi longtemps que tu voudras.»

Au sous-sol, Marielle regarde la télé. C'est rare. Elle salue Patrick. Il répond par un grognement. Elle souhaite qu'il s'assoie avec elle. Elle se promet de ne pas le questionner. Elle veut seulement le sentir près d'elle, savoir qu'il est là. Patrick jette un coup d'œil à la télé, se dirige vers sa chambre et ferme la porte. Marielle se mord la lèvre inférieure et essaie de se concentrer sur le film.

Patrick sort son journal, relit quelques pages avant d'écrire.

25 novembre

Ce soir, je n'ai pas pu me débrouiller tout seul. Martin m'a initié à la routine du restaurant. Je n'ai pas eu le choix, j'étais coincé. Il a été correct : il s'est contenté de me montrer quoi faire sans me poser de questions. Monsieur Laurin aussi est correct. Quand on fait ce qu'il nous demande, il nous laisse tranquilles. Les gens commencent à comprendre que je veux avoir la paix, ils me laissent me débrouiller tout seul.

Marielle espère que Patrick va ressortir pour regarder un bout de film avec elle. Après un moment, elle doit se rendre à l'évidence : Patrick restera dans sa chambre. Sa déception s'accroît quand elle s'aperçoit que Patrick a éteint la lumière. Le film perd tout à coup son intérêt. Elle monte se coucher.



L'automne cède la place à l'hiver. Les gens se sont à peu près habitués à l'attitude de Patrick. Chaque fois que quelqu'un essaie de s'approcher de lui, il reste impassible. Si la personne insiste, Patrick la repousse avec une phrase qui lui signifie de garder ses distances. Les inconnus le trouvent hautain ; ses proches, difficile à côtoyer.

Annie et Martin continuent, sans succès, de l'inviter à leurs activités. Natasha aime son beau Patrick à distance et elle espère qu'il se laissera bientôt approcher. Pour le moment, elle se contente de partager le même local que lui pour certains cours.

Patrick a de bons résultats en classe. Il travaille au *Roi du Hamburger* quinze heures par semaine. Il se débrouille seul. Allongé sur son lit, il écrit dans son cahier noir.

11 décembre

Hier, nous sommes allés, Marielle et moi, chez le notaire. J'ai appris que ma mère avait, malgré qu'elle soit seule, réussi à économiser de l'argent. Il y a un fonds pour payer mes études et de l'argent pour mes dépenses. En tant que marraine et exécutrice testamentaire, Marielle est responsable de moi jusqu'à l'âge de 18 ans. Mais je n'obtiendrai le total de mon héritage et ma liberté complète qu'à 21 ans. C'est idiot, je pourrais déjà m'occuper de mes affaires. Le notaire m'a dit que je n'avais pas le choix. Le jour de mon dix-huitième anniversaire, je déménagerai dans MON appartement.

Marielle a encore pleuré. Elle pleure beaucoup moins, mais elle éclate encore souvent sans raison apparente. Marielle a au moins compris que je voulais la paix. Je fais ce qu'elle me demande, je garde mon coin propre, j'ai de bonnes notes, je lui dis où je vais et je rentre tôt. Elle n'a rien à redire. Des fois, elle vient me voir et me pose des questions. Je réponds toujours le plus court possible : je n'ai rien à lui raconter. Elle retourne souvent en haut, l'air fâché. Dans ces occasions, elle fait du ménage et claque les portes. J'ai la paix. Je suis... bien.

À quoi tu joues, Patrick ?

Patrick, la prochaine fois que tu te balances sur deux pattes de ta chaise, tu sors !

La voix du prof de chimie est ferme. Les élèves savent qu'il passera aux actes. Personne ne veut être expulsé de la classe. D'abord parce que le cours est intéressant et qu'à la fin de la période il faut rencontrer l'enseignant. Celui-ci exige un travail supplémentaire pour rattraper la matière manquée. Le travail est long et scruté à la loupe lors de la remise. En fait, les élèves obéissent pour éviter les complications.

Guy Laroche continue son cours. Quelques minutes plus tard, Patrick se lève et se dirige vers la porte.

— Où vas-tu comme ça ? demande l'enseignant.

— Dehors.

— Comment ça dehors ?

— Tu m'as dit que la prochaine fois que je me balancerais sur deux pattes, je sortirais.

— Et puis ?

— Je me suis aperçu que je me balançais, donc je sors.

Pour une rare fois depuis longtemps, Guy Laroche est pris au dépourvu. S'il renvoie Patrick à sa place, il contrevient à sa consigne. S'il le laisse sortir, il donne le droit aux élèves de décider de leurs allées et venues. Il craint que certains en profitent.

— Sors et n'oublie pas notre petite rencontre après le cours.

Les élèves ont senti l'embarras de l'enseignant. Ils sont surpris du culot de Patrick. Certains espèrent que Patrick répétera ce genre de geste : ils en profiteraient pour s'amuser. D'autres trouvent qu'il exagère.



— À quoi tu joues, Patrick ? demande Guy Laroche.

— À rien.

— Tu as l'air de jouer et quand tu me dis que tu ne joues pas, je suis porté à te croire. Ça m'embête. Quel que soit ton motif, fais atten-

tion. Ton attitude risque de se retourner contre toi.

— Qu'est-ce que je dois faire pour reprendre le temps perdu ? demande Patrick.

Guy Laroche explique le travail à Patrick.

— C'est beaucoup plus long que ce que j'ai manqué.

— Je sais. Je veux que tu comprennes que ce n'est pas toi qui décides quand tu sors de la classe.

— Ce n'est pas juste.

— C'est ton avis. Moi, je trouve le travail juste compte tenu du geste posé.

— Et si je ne le fais pas ?

— Tu restes en dehors du cours jusqu'à ce que tu le fasses. Plus tu prends de temps, plus le travail s'allonge. Et je te rappelle que c'est toi qui es sorti. Tu ne peux même pas dire que je t'ai mis à la porte.

— C'est ton règlement.

— Tu ne peux pas le contester, tu l'as appliqué toi-même.

— ... Je ne gagnerai pas cette discussion-là, hein ?

— Je ne crois pas.

— Tu auras le travail au prochain cours.

Patrick s'éloigne. L'enseignant le regarde aller. «Je me doute de ce qui te préoccupe, mon bonhomme. Quand tu seras prêt à reprendre contact avec les gens qui t'entourent, ce sera

extraordinaire. Mais ne tarde pas trop : on s'habitue à tout, même à vivre coupé des autres.»

Patrick a presque terminé le travail imposé par Guy Laroche. Il est fatigué, il y a mis toute son attention : pas question de se faire reprendre sur un détail. Il enfle son anorak. Il sort prendre l'air quelques minutes avant les cours de l'après-midi.

La cour de récréation est presque déserte. Près de la porte, quelques fumeurs grelottent en grillant leur cigarette en silence. Plus loin, un petit groupe discute. Tout au fond, des jeunes de première secondaire se lancent des boules de neige. Patrick s'appuie sur la clôture qui délimite les terrains de tennis, face au soleil. Il aime en sentir la chaleur des rayons malgré l'air froid. Il prend quelques bonnes respirations et ferme les yeux.

Patrick sent une présence. Il ouvre les yeux. Trois étudiants se tiennent devant lui. Il les reconnaît. Ils suivent les mêmes cours que lui.

— Tu es pas mal fort Patrick, lance Christian Poirier.

— Je te dis que Laroche a eu l'air bête un bout de temps, ajoute le petit Gauthier.

— ...

Patrick fait un pas en avant. Les trois adolescents se rapprochent pour lui bloquer le passage.

— Ne pars pas. Nous voulons te parler, dit Poirier.

— Je n'ai rien à vous dire.

— Peut-être pas. Mais nous autres, oui, répond Julien Lauzon.

— Je ne suis pas intéressé, affirme Patrick.

— Comment le sais-tu ? Nous n'avons rien dit, reprend Poirier.

— Parce que rien de ce que vous pourriez me dire ne m'intéresse.

— Écoute quand même. Tu décideras après, ajoute Poirier qui s'est avancé pour mettre en évidence sa stature de lutteur. Tu es un drôle de moineau, enchaîne-t-il. Au début, je ne savais pas trop comment te prendre. Je t'ai regardé aller et j'ai questionné tes amis...

— Je n'ai pas d'amis.

— En tout cas, Annie et Martin m'ont fourni assez de renseignements pour me faire une bonne idée.

— Qu'est-ce qui te dit que leurs renseignements sont vrais ? demande Patrick.

— Écoute, la cloche va bientôt sonner. J'ai des comptes à régler avec Laroche et je pense que tu pourrais m'aider, dit Poirier.

— ...

— Oui. Tu as de bons nerfs et tu es le premier qui ose l'affronter, ajoute Lauzon.

— Vous n'avez rien compris, je ne l'ai pas affronté.

— Écoute, tranche Poirier. Je veux écœurer Laroche. Qui sait ? Il pourrait peut-être faire un *burnout*.

— Ça me surprendrait, répond Patrick. De toute façon, je ne suis pas intéressé.

— C'est plate. À quatre, nous aurions pu l'écœurer pas mal.

— Combien de fois faut-il que je vous dise que ça ne m'intéresse pas ?

— Je pense que je me suis trompé, reprend Poirier. Tu n'es rien qu'un peureux.

— Pense ce que tu veux ! répond Patrick, agressif.

— Ça pourrait quand même être amusant, insiste Gauthier.

— Je ne viens pas à l'école pour m'amuser. J'ai des choses à apprendre et Laroche est un bon prof. Ce n'est pas parce que vous êtes trop paresseux pour faire...

Patrick s'arrête. Il vient de toucher une corde sensible. La figure des trois adolescents s'est crispée et Poirier serre les poings.

— Tu es pas mal baveux, dit Poirier.

— Pas mal ! ajoutent en chœur, Lauzon et Gauthier.

Les quatre garçons se dévisagent en silence. La tension est palpable. Patrick fait un pas en avant. Le trio lui bloque la route.

— Laissez-moi passer, dit-il.

— Tu penses t'en sauver comme ça ? demande Poirier. Tu nous traites de paresseux et tu veux t'en aller comme si tu n'avais rien dit.

— ...

— Nos parents nous obligent à suivre ces maudits cours qui ne nous intéressent pas.

— Ce n'est pas une raison pour vous en prendre au prof.

— Laroche nous écœure...

— Parce qu'il vous a attrapés à tricher ?

Patrick n'a pas pu se retenir. Quelques jours après son arrivée, Laroche avait surpris Poirier et ses deux amis à copier pendant un examen. Il avait averti leurs parents et avait obligé les coupables à faire de longues heures de récupération avant de pouvoir reprendre l'examen. Depuis, il les talonne.

Patrick observe ses trois adversaires et se mord la lèvre.

— Maudit baveux ! lance Gauthier.

— Je m'étais trompé, ajoute Poirier. Tu n'es rien qu'un petit têteux de notes, mais tu ne t'en tireras pas comme ça.

Patrick se retrouve aussitôt par terre. Il n'a jamais vu venir le coup de poing. Avant qu'il

ne réalise tout à fait ce qui se passe, il reçoit quelques bons coups de pied dans les côtes.

— Ça t'apprendra à nous traiter de tricheurs, dit Poirier avant de partir.

Patrick est recroquevillé sur la neige durcie. Il a mal à la mâchoire, il voit des points noirs à travers ses larmes et il saigne du nez. Des pointes de douleur, de chaque côté de sa poitrine, l'empêchent de bien respirer. Il évite de bouger.

Peu à peu, la douleur diminue. Patrick se relève avec difficulté. Il se sent un peu étourdi. Il s'essuie la figure avec de la neige. Le contact froid lui fait du bien. La cloche retentit. Patrick s'aperçoit qu'il est seul à l'extérieur. Il n'y avait donc pas de témoin du geste de Poirier et de ses copains. Il est soulagé. Si on l'interroge, personne ne pourra contredire sa version des événements.

Dans l'école, les élèves se dirigent vers leur classe. Patrick entre aux toilettes. Il se regarde dans le miroir. Il a du sang sur la lèvre supérieure et sur le menton et une rougeur à la pommette droite. Il se lave en vitesse. Comme il tend la main pour saisir une serviette de papier, la douleur aux côtes lui rappelle les coups de pied. Il gémit et se prend les côtes. Au même moment, un surveillant entre.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Euh... rien. J'ai glissé et je suis tombé dans les marches du débarcadère.

— Viens avec moi.

— Non, je suis correct. Ça va aller.

— Non, tu n'es pas correct. Viens voir l'infirmière avec moi. De toute façon, tu dois justifier ton retard.

— Je te dis que je suis correct.

— Assez discuté. Viens !

Patrick sait que le surveillant n'en démordra pas. Il le suit à contrecœur.

Au bureau de l'infirmière, il reprend son histoire de chute. Elle semble le croire jusqu'à ce qu'elle lui examine les côtes.

— Raconte-moi ta chute de nouveau, dit-elle.

Patrick raconte qu'il a glissé en montant les marches.

— Et tu as déboulé ?

— Oui, quelques marches.

— J'ai de la difficulté à te croire. On dirait plutôt que tu as reçu des coups.

— Je suis tombé, insiste Patrick.

— Si tu y tiens, c'est ton affaire. Mais je ferai rapport de mes observations. Il se peut que le directeur te questionne.

— Faites ce que vous voulez. C'est moi qui étais là et je vous dis que je suis tombé.

— Bon. Je ne crois pas qu'il y ait de fracture. Si la douleur devient plus intense, vois

ton médecin. Remets ta chemise. Je te fais un billet pour justifier ton retard.

— Merci, s'entend dire Patrick, un peu malgré lui.



Patrick rentre chez lui. Il est contrarié : Marielle est déjà là et semble inquiète.

— Patrick, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Je suis tombé dans les marches du débarcadère.

— L'infirmière a téléphoné, dit Marielle. Elle pense plutôt qu'on t'aurait frappé.

— Elle n'avait pas d'affaire à téléphoner. Je suis tombé. Un point c'est tout.

Marielle hausse le ton. Elle ajoute :

— L'infirmière a seulement voulu m'avertir au cas où tu auras besoin de soins. Elle a bien fait. Laisse-moi voir.

Marielle s'est approchée de Patrick. Celui-ci voudrait reculer, mais il est adossé au mur. Il craint la réaction de Marielle qui ne lui a jamais parlé sur ce ton auparavant. Sa voix est un mélange de colère et de crainte. Il la sent agressive, prête à partir en guerre contre ceux qui l'ont attaqué.

— Ça te fait mal ?

— Pas trop. Je dois mettre de la glace.

— Je vais t'en chercher.

Marielle s'est retournée. Patrick se dégage.

— Laisse, dit-il, je suis capable tout seul.

Patrick se dirige vers la cuisine. Marielle le suit.

— Patrick, tu ne seras pas moins un homme, si je t'aide. Si tu as été attaqué, il faut le dire. Nous porterons plainte, ils ne te dérangeront plus.

— Je suis tombé. J'ai glissé sur une plaque de glace et je suis tombé, répète Patrick. Si tu veux porter plainte, appelle la police. Je répéterai ce que je viens de te dire. Tu vas avoir l'air intelligente.

Patrick sort de la cuisine et se dirige vers sa chambre.

Il entend sa tante qui claque les portes et brasse les plats en préparant le souper.

Le temps des fêtes

NOËL APPROCHE. MARIELLE APPRÉHENDÉ LE TEMPS DES FÊTES. Chaque année, Mireille et elle se rendaient visite à tour de rôle à Noël et au jour de l'An. Elle sait que cette année, la période des fêtes sera difficile. Que doit-elle prévoir ? Un dîner ? Un souper ? Doit-elle inviter des amis, des copains de Patrick ? Elle ne sait vraiment pas.

Elle s'apprêtait à en parler à son amie Lise quand celle-ci lui a téléphoné pour l'inviter à souper le jour de Noël.

— Annie et Martin seront là, dit Lise, ce sera moins ennuyeux pour Patrick. J'imagine qu'il est toujours aussi distant.

— Ah oui ! Il insiste pour se débrouiller tout seul. J'ai pensé que c'était une réaction temporaire à la mort de sa mère et qu'il s'en remettrait. Mais non, son attitude est plus profonde que ça. On dirait que c'est réfléchi, qu'il

éloigne les gens volontairement. Il veut être seul. Il prend chez les gens ce qui fait son affaire, mais il se garde bien de se rapprocher d'eux et de les laisser l'approcher.

— On ne sait jamais, les fêtes pourraient changer les choses.

— J'espère... Je te remercie de l'invitation. J'apporte le vin et mon fameux gâteau au citron.



— Patrick, nous soupçons chez Lise, le soir de Noël.

— Tu iras seule. Il se peut que je travaille.

— J'ai dit que tu serais là. Fais un effort pour te libérer.

— Il y a beaucoup de monde en congé au restaurant pendant les vacances. J'ai dit à monsieur Laurin que j'étais disponible tout le temps des fêtes, même à Noël et au jour de l'An.

— Nous n'avons pas beaucoup d'amis. Arrange-toi pour être libre.

— Ce sont tes amis...

Patrick tourne le dos à Marielle et rentre dans sa chambre. Marielle a le goût de crier, de faire une bonne crise une fois pour toutes. Elle hésite. Elle craint que Patrick s'éloigne davan-

tage. Et s'il lui arrivait quelque chose, elle se sentirait encore plus coupable. Elle espère qu'il changera d'attitude un jour. Elle imagine un long dialogue avec sa sœur. Qui sait ? Peut-être trouvera-t-elle une idée pour rejoindre Patrick.



Patrick arrive au travail. Monsieur Laurin est déjà là. Patrick a l'impression que son patron ne s'absente jamais. Pourtant, monsieur Laurin prend régulièrement congé, mais il contrôle si bien son restaurant que les employés sentent sa présence en tout temps.

— Patrick, j'ai les horaires de travail pour les fêtes, dit monsieur Laurin.

Patrick s'approche pour consulter l'horaire.

— Je ne travaille pas à Noël ?

— Non, tu travailles au jour de l'An.

— Je vous avais dit que j'étais disponible tous les jours de congé.

— Je sais. J'ai besoin de toi au jour de l'An, mais pas à Noël.

— Je ne peux pas travailler à Noël ? insiste Patrick.

— Pourquoi tiens-tu tant à travailler à Noël ?

— Je veux travailler, c'est tout.

— Écoute Patrick, j'ai appris que tu avais eu un coup dur à l'automne. Je sais que le temps des fêtes est difficile quand on a perdu quelqu'un. Je sais aussi que ta tante s'occupe bien de toi et que tu ne seras pas seul au temps des fêtes. Moi, je donne congé à mes employés à Noël ou au jour de l'An. Dans ton cas, c'est à Noël.

Patrick ne répond pas. Il est surpris que monsieur Laurin lui parle sur ce ton. Il est aussi fâché contre Martin qu'il soupçonne d'avoir informé monsieur Laurin. Il hésite. Il voudrait lui dire que sa vie personnelle ne le regarde pas, mais il n'ose pas : son patron inspire trop le respect.

— Si quelqu'un s'absente, je pourrais le remplacer ? demande Patrick.

— Je t'appellerai si j'ai besoin de toi, mais tu peux faire des projets sans crainte.

Patrick comprend que monsieur Laurin ne le rappellera pas.



Ce soir-là, Patrick est assis devant le téléviseur. Il regarde défiler les images. L'émission ne l'intéresse pas vraiment. Tout à coup, il se lève comme s'il venait de prendre une décision

importante. En fait, il n'a rien décidé du tout. Il se dirige vers sa chambre et sort son journal. Il se demande un instant si Marielle ne vient pas lire ce qu'il écrit dans ce cahier. Il se dit qu'il s'en serait aperçu : Marielle ne vient même pas faire le ménage de sa chambre. Elle lui laisse cette tâche et elle ne manque pas de le lui rappeler à chaque semaine. Patrick s'assoit sur le bord du lit et écrit.

17 décembre

Le temps des fêtes arrive et je sais que je ne pourrai pas échapper aux réunions de famille et ça m'embête. M. Laurin ne m'appellera pas pour travailler à Noël. Je n'aurai pas le choix d'accompagner Marielle chez Lise. Je pourrais prétendre que je suis malade, mais Marielle ne me croira pas ou voudra rester pour me soigner. Je pourrais aller à Gatineau ou à Hull, il doit y avoir des cinémas ou des musées ouverts même si c'est Noël. Il faut que j'y pense. D'un autre côté, ce serait peut-être plus simple d'endurer le souper chez Lise que de créer tout un incident diplomatique. Marielle est pas mal tendue ces jours-ci. De plus, je... je ne sais pas vraiment si je veux rester seul.

C'est décidé, je profiterai des vacances pour aller au cinéma. Il y a toujours de bons films dans le temps des fêtes. J'ai aussi entendu parler des pistes de ski de fond au nord de la ville. Il paraît que les sentiers sont variés et bien entretenus. J'irai voir.

Joyeux Noël !

Joyeux Noël ! Patrick.
Patrick répond par un grognement que Marielle traduit par «pareillement» parce que c'est ce qu'elle souhaite entendre. Elle n'est pas certaine que la réponse de Patrick contienne de vrais mots.

Patrick la dévisage. Il est encore tout endormi. Hier, il a travaillé tard. Il a la confirmation que monsieur Laurin ne l'appellera pas. Celui-ci lui a souhaité Joyeux Noël et lui a donné une carte de souhait qui contenait une petite prime.

— Monte développer ton cadeau. Je crois que tu seras content. Et j'ai hâte de voir ce que tu m'as acheté.

Patrick a le goût de se recoucher. Marielle lui a acheté un cadeau. Il faudra qu'il soit gen-

til, qu'il ait l'air content. Il redoute un peu sa réaction quand il lui tendra l'enveloppe. Il sait qu'elle aime les belles choses : elle collectionne toutes sortes de bibelots de porcelaine. Les rares fois où ils ont magasiné ensemble, elle l'a entraîné dans une boutique spécialisée pour admirer les derniers arrivages. Patrick ne s'est pas donné la peine d'analyser la collection de Marielle ni de s'informer à la boutique. Il s'est rabattu sur un certificat-cadeau de la librairie locale.

Il arrive dans le salon. Marielle lui a servi un verre de jus. Elle se veut rayonnante, mais Patrick remarque ses yeux rougis. Elle semble nerveuse. Près de la table où est placé un sapin minuscule, s'empilent des boîtes de différentes dimensions. Patrick devine ce que c'est : l'ordinateur que lui avait promis sa mère. Il économisait pour se le procurer.

— Vas-y, lui lance Marielle, ça ne mord pas.

Patrick attaque sans conviction le papier d'emballage qui cache ce qu'il croit être le microprocesseur. C'est ça. Il n'est pas déçu : un coup d'œil rapide sur le livret qui accompagne l'appareil lui confirme que l'ordinateur possède toutes les caractéristiques qu'il souhaitait.

— Es-tu content ? Ta mère m'en avait parlé.

La voix de Marielle se casse. Les larmes inondent ses yeux.

— Maudit que c'est plate. Même pas moyen d'être joyeuse à Noël.

Patrick reste immobile un moment, en silence et il se penche sur une autre boîte. Il les déballe jusqu'à la dernière. Il se tourne alors vers Marielle qui a retrouvé un peu de quiétude.

— Merci, marmonne-t-il.

— C'est ce que tu voulais ? Martin m'a conseillée. Moi, tu sais les ordinateurs...

Marielle se tait. Elle est figée devant la froideur de Patrick. Elle ne reconnaît plus son neveu jadis si démonstratif et chaleureux.

Patrick s'avance, une enveloppe à la main.

— Tiens. Joyeux Noël !

Marielle tend la main. Elle est déçue. Depuis des semaines, elle s'est évertuée à donner des indices et à laisser traîner des revues pour aider Patrick à faire un choix intéressant.

Elle ouvre l'enveloppe et déchiffre le nom de la librairie. Elle sourit.

— Merci beaucoup, Patrick, dit-elle.

Patrick se laisse embrasser malgré son envie de se dérober.

— Il y a plusieurs romans que je brûle de lire. Je te les prêterai, ajoute-t-elle.

— J'ai tout ce qu'il faut à la bibliothèque de l'école.

— Tu sais Patrick, si tu m'empruntes un livre, ça ne t'engage à rien. Ça nous ferait peut-être un sujet de conversation.

— Je verrai, dit Patrick. Il se détourne pour éviter de poursuivre la conversation. Il transporte son ordinateur au sous-sol.



Patrick et Marielle arrivent chez Lise et Benoît pour souper. Tout le monde est joyeux. Annie et Martin sont presque méconnaissables dans leurs vêtements chics.

Lise sert le punch et recommande aux jeunes d'être prudents.

— Il est plus fort qu'il en a l'air.

Tout le monde se retrouve au salon autour du sapin. Marielle reçoit une écharpe en soie. Elle proteste pour la forme.

— Je n'ai pas apporté de si beaux cadeaux.

Patrick reçoit un roman de science-fiction. Ses remerciements sont dépourvus d'émotion.

Marielle a ajouté le nom de Patrick sur les cadeaux qu'elle offre à ses hôtes. Il est surpris et un peu mal à l'aise quand ils viennent, à tour de rôle, le remercier.

Le souper se déroule dans la joie. Patrick se limite à des réponses courtes quand on le questionne.

Après le souper, il suit Annie et Martin au sous-sol où Annie expérimente son nouveau logiciel de dessin. Après quelques minutes, il s'empare d'une revue et la feuillette, seul dans son coin. Martin et Annie ont bien essayé, depuis son arrivée, de l'amener à participer à la conversation. Devant sa résistance, ils se désintéressent de lui. Ils ont décidé d'attendre que Patrick fasse le premier pas. Ils ont même envisagé l'éventualité que Patrick ne le fasse jamais. Ils perdront un ami, le regretteront, mais ce ne sera pas faute d'avoir essayé.

Après quelques minutes, Patrick se lève.

— Salut, dit-il. Merci pour tout.

Il se dirige vers le rez-de-chaussée. Marielle jase au salon avec Lise et Benoît. Patrick met son manteau et s'avance dans l'entrée du salon.

— Bonsoir, tout le monde ! Merci beaucoup. Le repas était délicieux.

Surprise, Marielle se lève.

— Tu pars déjà ?

— Oui, je suis fatigué. Je vais me coucher.

— Tu pourrais rester encore un peu.

— Je suis fatigué.

Le ton de Patrick a un petit accent de «n'insiste pas, je ne changerai pas d'idée.»

— Bonne nuit, lance Benoît, repose-toi bien. Ça nous a fait plaisir de te revoir. Tu reviens quand tu veux.

— Oui, ajoute Lise, tu n'as pas besoin d'invitation...

— Merci pour tout, répète Patrick.

Marielle le regarde s'en aller. Elle ne peut pas s'empêcher de laisser échapper un long soupir de déception.

— Ne t'en fais pas, lui dit Lise, c'est l'âge. C'est déjà beau qu'Annie participe aux activités familiales. Les copines du bureau me trouvent chanceuse : leurs adolescents boudent tout ce qui se passe en famille.

— D'une certaine façon, je n'ai pas à me plaindre, dit Marielle. Je sais toujours où il est. Ce n'est pas que je souhaite qu'il sorte davantage, mais j'aimerais qu'il se mêle un peu plus aux gens. On dirait qu'il n'a pas d'émotions, pas de sentiments. On dirait qu'il est ailleurs, dans un autre monde. Il est fermé comme une huître.

— D'après ce que j'ai vu ce soir, c'est un bon gars, bien élevé. J'ai l'impression qu'un jour il va rétablir le contact avec les autres.

— Je ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter. Je crains qu'un jour il décide de couper tout contact de façon définitive.

— Je ne crois pas, répond Lise. Regarde-le faire. Il travaille, il étudie fort et il a de bons

résultats. Je pense plutôt qu'il essaie de se débrouiller tout seul. N'oublie pas qu'à part toi, il n'a pas d'autre famille. Tous ceux qu'il aimait sont disparus. Je trouve que Patrick est en train d'apprendre à survivre. Il le fait avec toute la maladresse de son âge. Un jour, il s'apercevra qu'il a besoin des autres.

— Tu as sans doute raison. Je te remercie, ajoute Marielle. Je ne sais pas ce que je ferais sans vous deux.

— Tu te débrouilles très bien pour quelqu'un qui s'est retrouvée mère d'un adolescent du jour au lendemain.

— N'en mets pas trop.

— Je suis sincère. Mais si tu es trop mal à l'aise, laisse quelques billets sur la table en partant. Selon le tarif de l'Ordre des psychologues, ajoute Lise enjouée.

Marielle retrouve son sourire.



Quand Marielle rentre, la maison est tout illuminée. Elle trouve Patrick endormi devant le téléviseur. Il semble si calme, si vulnérable que Marielle souhaiterait le prendre dans ses bras et le bercer. Elle se contente de l'observer.

Après un moment, elle étend une couverture sur Patrick et éteint le téléviseur.

Une activité obligatoire

PATRICK RENTRE DE L'ÉCOLE. IL CLAQUE LA PORTE, LAISSE TOMBER SON SAC SANS PRÉCAUTION, MARMONNE EN DESCENDANT AU SOUS-SOL. Marielle est surprise de son attitude qui contraste avec son indifférence habituelle. Elle descend le rejoindre.

Patrick est assis sur le divan, il se lève tout à coup, va dans sa chambre, revient, se rassoit, une revue à la main. Après quelques secondes, il lance la revue par terre.

— Qu'est-ce qu'il y a, Patrick ?

Patrick sursaute comme s'il venait de se rendre compte de la présence de Marielle.

— Rien ! dit-il.

— J'aimerais que tu ne démolisses pas la maison pour RIEN, lance-t-elle.

— ...

— Veux-tu en parler ?

— Non... Mais c'est quand même ridicule. Je n'ai pas voté pour ce projet. Je n'y crois pas, mais je n'ai pas le choix. Il faut que je participe et que je paye en plus.

— De quoi parles-tu ?

— De leur maudite classe de neige.

— Quand ça ?

— Début février. Mais je n'y vais pas.

— Où ?

— À une base de plein air... Pur Air, ou quelque chose comme ça.

— C'est beau, j'y suis allée avec des amis, l'an passé.

— Ça ne change rien, je n'y vais pas.

— N'y va pas.

— Tu es d'accord ?

— Puisque tu ne veux pas y aller.

— Je n'ai pas le choix.

— Comment ça, tu n'as pas le choix ?

— C'est un projet de classe. L'activité a été acceptée à condition que tout le monde participe. Ils ont ramassé de l'argent depuis septembre. Je n'étais pas au courant.

— C'est une bonne idée. Mais comment se fait-il que tu n'en n'aies pas entendu parler avant aujourd'hui ?

— Les gens en parlaient, mais comme je n'étais pas intéressé, je n'ai pas posé de questions.

— Patrick, tu veux me faire croire que tu n'as pas entendu parler d'une activité qui implique tout le monde et pour laquelle on ramasse de l'argent.

— Ben... oui. Un gars m'a parlé de sorties. Je n'ai pas fait attention... J'ai payé pour avoir la paix.

Marielle est contente : Patrick a enfin une réaction à peu près normale à une situation qui le concerne. Elle a bien l'intention de faire durer la conversation.

— Je ne veux pas aller à leur base de plein air.

— Patrick, sois logique. Tu as passé les vacances de Noël à faire du ski de fond et tu refuserais d'en faire avec tes copains et copines de classe ?

— Ce n'est pas la même chose. De toute façon, je n'irai pas. Il me reste de l'argent à donner et je ne le donnerai pas.

— Je vais payer à ta place, tranche Marielle. Tu n'es pas pour empêcher ton groupe de participer à la classe de neige.

— Paye si tu veux, mais je n'irai pas. Je... je serai malade.

— Tu ne feras pas semblant d'être malade. En tout cas, moi, je ne justifierai pas ton ab-

sence. Tu vivras avec les conséquences de ta décision.

Patrick s'est retourné vers Marielle. Il la regarde comme jamais auparavant. L'indifférence qu'il affiche depuis la mort de sa mère, fait place à la colère. Marielle s'efforce de rester calme, même si elle a le goût de sauter au cou de Patrick. Comme s'il avait deviné les pensées de sa tante, Patrick retrouve tout à coup son masque impassible.

— Fais ce que tu veux, je m'en fous. Je me fous que tu dépenses ton argent et que le groupe aille à la classe de neige ou non, lance-t-il.

Il s'assoit sur le divan et, du coup, il retrouve le calme qui le caractérise depuis quelques mois.

Marielle est rassurée : elle vient de constater que, malgré son air imperturbable, Patrick a, pour une fois, les mêmes réactions que n'importe quel adolescent. Elle reste toutefois inquiète de sa capacité de passer en quelques secondes de la colère à l'indifférence. Elle craint qu'il soit de moins en moins capable d'exprimer ses sentiments. Certaine maintenant que Patrick ne sortira pas de son mutisme, Marielle remonte au rez-de-chaussée. Elle espère que Patrick laissera paraître ses sentiments plus souvent.



La classe de neige approche et Patrick affiche toujours la même indifférence. Marielle a trouvé un formulaire d'autorisation pour sa participation à l'activité parmi des feuilles qui traînaient sur le divan du sous-sol. Elle l'a signé et a demandé à Annie de le rapporter à l'école. Elle se prépare à exiger que Patrick participe à la classe de neige.

Ce soir, Patrick a travaillé tard au restaurant. Quand il arrive, Marielle l'attend. Il est surpris de la trouver assise sur le divan du sous-sol. Il feint l'indifférence et se dirige aussitôt vers sa chambre.

— Il faut que je te parle, dit-elle.

— Je m'en doutais, murmure Patrick.

— Au sujet de la classe de neige.

— ...

— J'ai reçu un appel de l'école. En plus, Annie et Martin sont venus m'en parler.

— De quoi ils se mêlent, ces deux-là ?

— De leurs affaires. Ils ont travaillé fort pour organiser cette sortie.

— Ça ne sera pas la fin du monde si je n'y vais pas.

— Pas la fin du monde, la fin de l'activité. Le projet a été accepté à condition que TOUTE

la classe y participe. Si tu n'y vas pas, il n'y a pas de classe de neige.

— C'est une condition idiote, une condition d'adulte.

— Idiote tant que tu voudras, c'est une condition et elle a été acceptée par tout le monde.

— Je n'étais pas là. Je ne suis pas obligé de l'accepter.

— Oui. Quand tu te joins à un groupe, tu dois en accepter les règles.

— Je n'avais pas le choix, on m'a placé dans cette classe.

— As-tu demandé de changer de groupe ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je ne pensais pas que je pouvais. De toute façon, ça n'a pas de rapport.

— Oui, il y a un rapport. Pourquoi n'as-tu pas demandé de changement ?

— Ben... J'avais les matières que je voulais.

— Et le directeur adjoint m'a dit et je te l'ai répété, que tu étais chanceux qu'il reste une place dans ce groupe, sinon tu aurais été obligé de changer certains cours à ton horaire. Tu es donc resté dans ce groupe parce que ça faisait ton affaire.

— Ben... oui.

— Et maintenant que quelque chose te dérange, tu veux t'en dissocier.

— Non. Arrête tes grands mots. Je ne me dissocie de rien. Je ne veux pas aller à la classe de neige. C'est tout.

— Mon pauvre Patrick, dans la vie, tu ne peux pas prendre juste ce qui fait ton affaire. Il y a des choses agréables et d'autres moins...

Marielle s'arrête. Elle se rend compte de la portée de ses paroles. Elle refoule du mieux qu'elle peut les larmes qui affluent. Patrick n'a pas bougé. Il la regarde. La tension qu'il dégageait semble avoir disparu.

— Qu'est-ce qui t'embête vraiment dans cette sortie ? finit-elle par demander.

— Rien, je ne veux pas y aller. C'est tout.

— La tenue de cette activité tient à ta participation. Tu n'as pas le choix. Tu fais partie du groupe.

— Je ne fais pas partie du groupe, on m'a mis là.

— Arrête Patrick. Tu ne vas pas ressasser la même rengaine toute la soirée. Quand vous faites un travail d'équipe, qu'est-ce que tu fais ?

— Pourquoi ?

— Réponds. Qu'est-ce que tu fais ?

— Si je n'ai pas le choix, je travaille avec Martin et Annie. Sinon, je travaille seul.

— Comment trouves-tu ça ?

— Annie et Martin me laissent en paix.

— Considère cette activité comme un travail d'équipe.

— ...

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je ne sais pas. Je n'aime pas le travail en équipe.

— La classe de neige ne dure que cinq jours.

— J'y penserai.

Marielle remonte dans sa chambre. Elle est contente : elle vient d'avoir une vraie conversation avec Patrick.

Patrick rentre dans sa chambre, épuisé. Il s'écrase sur son lit. Tout à coup, il saisit son journal.

14 janvier

Je rage. Je suis pris pour participer à cette maudite classe de neige. Ça me choque, je n'ai pas eu un mot à dire dans cette affaire. Je suis mieux d'y aller, sinon je n'en entendrai jamais la fin. À l'école, ça va être le bordel, et je n'ai pas de temps à perdre à me chicaner. Il faut que je réussisse mon année pour me débrouiller tout seul le plus tôt possible. À la maison, ça va être pire. Marielle qui, d'habitude, me laisse en paix, commence à se mêler de mes affaires. Ce soir, elle m'attendait. Il ne faut pas qu'elle en prenne l'habitude, sinon je n'aurai plus jamais la paix. J'irai à leur classe de neige de niaiseux, mais qu'ils ne s'attendent pas à ce que je participe à toutes leurs activités. J'irai pour faire du ski de fond à mon goût : tout seul.

Patrick referme son cahier et pousse un long soupir.



— Qu'est-ce que tu dis ? demande Marielle.

— Ne te casse plus la tête pour rien. Ce matin, je me suis inscrit à la classe de neige.

— Je suis contente.

Elle s'avance pour l'embrasser. Patrick recule. Marielle s'arrête, les bras tendus. Elle ne peut réprimer une moue de déception. Tout à coup consciente de son attitude cocasse, elle baisse les bras.

— J'ai tout payé ce que je devais, enchaîne-t-il. Tu n'auras rien à déboursier.

— Tu aurais dû me le dire avant, j'ai de l'argent pour tes activités. Je te rembourserai.

— Laisse faire. Comme ça, je pourrai faire ce que je veux.

Patrick est retourné dans sa chambre. Marielle reste là, les bras pendants. Elle est déçue que Patrick ne se soit inscrit à la classe de neige que pour avoir la paix.

«Mais au moins, il s'est inscrit», pense-t-elle.

La classe de neige

L' AUTOBUS S' ARRÊTE PRÈS D' UN LONG BÂTIMENT. UNE TRENTAINE DE JEUNES EN SORTENT AVEC NONCHALANCE. Ils ont trouvé le trajet long. Plusieurs s'étirent, d'autres découvrent le centre de ski. Ils remarquent surtout la montagne qui se dresse devant eux.

— Regarde la piste de bosses, lance un petit blond, j'ai hâte de l'essayer.

— Tu vas te planter dans la première bosse, lui répond un copain. Tu serais mieux dans la piste des débutants.

— Tu vas voir, reprend le petit. Je te gage que je te bats dans les bosses et en descente. Tu te souviens, l'an passé, au mont Noir ?

— Ça c'était l'an passé, réplique le copain.

— Attention tout le monde ! Attention !

Les jeunes se taisent peu à peu et se tournent vers Guy Laroche.

— Vous transportez vos affaires dans le chalet à votre droite. Nous distribuerons les numéros des chambres à partir de là.

Les jeunes s'avancent vers l'autobus. Bientôt, c'est un joyeux fouillis.

— Où est mon sac ?

— Est-ce que quelqu'un a vu un sac noir ?

— Eh ! Ce n'est pas mon sac. Il a la même couleur, mais le mien est plus petit.

— Donne-moi mon sac !

— À qui le beau petit sac rose ?

— Du calme, lance l'enseignant. Ne prenez pas toute la journée si vous voulez skier aujourd'hui.

À mesure que les élèves retrouvent leur matériel, le calme revient. Le hall du chalet s'emplit bientôt d'adolescents. Guy Laroche et Hélène L'Heureux ont déjà réparti les élèves dans les différentes chambres. Ils nomment les élèves par groupe de deux ou trois et ceux-ci se dirigent vers les chambres indiquées.

— Rappelez-vous, personne ne change de chambre sans permission. Pas de filles dans les chambres des gars. Pas de gars dans les chambres des filles. Et il est interdit de fumer à l'intérieur, lancent à plusieurs reprises les enseignants.

L'attribution des chambres achève.

— Comment ça se fait que je ne suis pas avec mes amis ? demande Luc Bourgeois.

— Il y a une chambre pour une personne et j'ai pensé que tu dormirais mieux et nous aussi, si tu étais tout seul, répond Hélène L'Heureux avec un large sourire.

— Hé ! Je n'ai encore rien fait et vous m'accusez déjà de déranger.

— Rappelle-toi que tu ne devais pas venir suite à la petite fête que tu as organisée pour mon suppléant le mois dernier. Nous avons décidé de ne pas prendre de chance.

— Ah ! Hélène. Je te jure que je serai tranquille. Guy, dis-lui que je n'ai rien fait depuis cette fois-là.

— C'est vrai que tu n'as rien fait, mais tu n'avais pas le choix. Tu levais le petit doigt et tu restais à l'école à faire des travaux.

— Je vais la prendre, moi, la chambre à un lit...

Guy Laroche se tourne et aperçoit Patrick qui se tient bien droit, son sac au bout du bras. Il observe Patrick un moment.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demande-t-il à sa collègue.

— Nous pouvons essayer. De toute façon, Luc n'a pas le choix. À la moindre incartade, il retourne chez lui.

— C'est bon, répond Guy, mais rappelle-toi nos conditions.

— Merci, lance Luc. Patrick, je t'en dois une, ajoute-t-il.

— De rien, répond Patrick. Je ne l'ai pas fait pour toi, mais pour moi.

— Merci quand même ! tranche Luc.

— J'aurais aimé que tu te mêles davantage aux autres, dit Hélène à Patrick.

Patrick la regarde un instant, indifférent.

— De toute façon, si je suis venu c'est pour avoir la paix. Seul dans ma chambre, je l'aurai.

Hélène regarde Patrick se diriger d'un pas tranquille vers sa chambre.

— Eh ! qu'il a une attitude désagréable, murmure-t-elle à l'intention de Guy.

— Je n'ai pas encore trouvé le moyen de le rejoindre et ça m'embête. Une chance qu'il n'est pas méchant. Ses amis m'ont dit qu'il n'était comme ça que depuis la mort de sa mère. J'espère qu'il va s'en sortir un jour.

— En attendant, il est difficile à côtoyer, ajoute Hélène.

— Nous ne sommes pas ici pour nous plaindre. Il fait beau et les pistes nous attendent, répond Guy.

— Tu as raison, dit Hélène avec le sourire. Préparons-nous à skier.



Les jeunes sont installés et le dîner tire à sa fin. Ils sont impatients de se lancer sur les pentes.

— Attention, tout le monde ! lance Guy. Je vous présente Justin Leroux, et Amélie Longtin. Ils sont animateurs ici et ils s'occuperont de notre groupe. Ils ont des renseignements à vous communiquer.

— Bonjour, commence Justin.

— Bienvenue au centre Plus Air, ajoute Amélie.

— Les pistes de ski de fond sont fermées à cause de la pluie verglaçante d'avant-hier, annonce Justin. Nous prêtons des skis alpins à ceux qui n'ont que des skis de fond.

— Et nous offrons une leçon d'initiation au ski alpin, ajoute Amélie.

— La météo prévoit de la neige pour demain. Tout devrait rentrer dans l'ordre. Amusez-vous bien et soyez prudents.

— Déçu, Patrick se lève. Il se dirige vers Justin.

— Il n'y a vraiment pas moyen de faire du ski de fond ?

— Non. Les pistes étaient très dures et le verglas a ajouté une belle couche de glace. C'est trop dangereux. Il faut attendre la neige. Les pentes de ski alpin sont belles grâce à la neige artificielle. Essaie le ski alpin, je suis certain que tu vas aimer ça.

Patrick laisse échapper un soupir.

— Où est le local de location ? demande-t-il.

— Là-bas, à gauche.

Patrick passe l'après-midi à apprivoiser les pentes du centre de ski.

Seul, comme d'habitude.

La tempête

C'EST LE MATIN, LES JEUNES ONT MAL DORMI. APRÈS LA VAGUE DE FOUS RIRES ET QUELQUES BLAGUES ÉCHANGÉES D'UNE CHAMBRE À L'AUTRE, CHACUN S'EST RETROUVÉ DANS LE NOIR. La nuit passée dans un lit inconnu, dans un lieu peu familier n'a pas été reposante. Vers quatre heures du matin, le vent s'est levé, a mugé dans les arbres et fait craquer la charpente du chalet. Aussi le réveil est lent et le lever ralenti par les courbatures d'une journée intensive de ski.

Au premier coup d'œil dehors : déception. Il fait tempête. On distingue à peine la montagne. Les mordus s'interrogent déjà : «Est-ce qu'on pourra skier ?» Les commentaires s'amplifient à mesure que la nouvelle se répand.

Pendant le déjeuner, c'est l'inquiétude. Guy et Hélène ont été incapables de répondre

aux questions. Depuis quelques minutes, ils sont en conciliabule avec Justin et Amélie. Guy se lève et se dirige vers le centre de la salle, accompagné de Justin.

— Attention, tout le monde !

Les élèves se tournent tous vers eux.

— Justin m'informe que les conditions de ski sont très difficiles. Il est tombé vingt centimètres de neige et les vents violents rendent la visibilité très mauvaise. Nous sommes d'avis que c'est pour le moins désagréable sinon dangereux de skier aujourd'hui.

Des murmures de désapointement et de protestation s'élèvent de la salle.

— Ça va être fou raide. Allons-y quand même !

— Les gars de planche, on n'est pas des peureux !

Justin prend la parole.

— Il y a une heure, je suis monté au sommet. Ça brasse pas mal dans les chaises du remonte-pente. Je ne suis pas le pire skieur et ça m'a pris quatre fois plus de temps que d'habitude pour descendre. Je suis tombé à plusieurs reprises à cause des bancs de neige et de la visibilité nulle. La météo annonce que la tempête durera jusqu'en fin de journée. Nous avons décidé de commencer tout de suite à niveler les pentes. Il serait trop dangereux de vous y

aventurer en même temps que la machinerie. Désolé, mais pas de ski pour aujourd'hui.

Des cris de colère et de déception fusent de toutes parts.

— Je vous promets des conditions extraordinaires pour demain et l'ouverture des pistes de ski de fond, ajoute Justin.

Les commentaires qui suivent sont partagés entre la déception et l'approbation.

Hélène a rejoint Guy. Elle prend la parole.

— Puisque nous ne pouvons pas skier, je propose que nous fassions, cet après-midi, la session de travail prévue pour demain matin. Ainsi, demain, vous pourrez skier tout de suite après le déjeuner.

Nouveaux murmures.

— Nous serons enfermés dans ce chalet toute la journée ? demande une jeune fille.

— Pas du tout, je vous suggère même de sortir prendre l'air.

— Ça va pour les deux sessions ! lance un élève.

— Oui ! Oui ! répondent des voix.

— Première session à l'heure habituelle et l'autre de quatorze à seize heures. Et demain, ski toute la journée, précise Hélène.

Des cris de joie accueillent la dernière phrase.



Patrick étudie étendu sur son lit. On frappe à la porte. C'est Hélène.

— Qu'est-ce que tu fais, Patrick ?

— Physique, répond-il en levant le livre à la hauteur des yeux.

— Pourquoi n'es-tu pas avec les autres ?

— Je suis habitué à étudier seul. J'aime ça comme ça.

— Tu sais Patrick, continue Hélène, une activité comme la classe de neige c'est une occasion de se mêler aux autres et d'apprendre à vivre en société.

— ...

— Ce serait intéressant si tu venais étudier dans la grande salle avec les autres.

— Je suis bien ici.

— Tu pourrais te faire des amis.

— Je ne voulais pas venir, lance Patrick dont la voix tremble de colère. Je suis venu pour éviter d'être blâmé pour l'annulation de l'activité. Maintenant, c'est la période d'étude, et j'étudie. Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

Hélène est surprise par la violence de la réponse de Patrick. Elle voudrait lui dire qu'elle sait qu'il a subi un choc et qu'il faut qu'il réagisse, qu'il évite de s'isoler. Elle en est incapable. Patrick est replongé dans son livre. Sa

respiration redevient plus régulière. Hélène n'insiste pas. Quand Patrick lève la tête pour voir si elle a quelque chose à ajouter, elle lui fait un sourire maladroit et quitte la chambre.

La journée s'est, somme toute, bien déroulée. Plusieurs élèves ont rattrapé le sommeil perdu. Les plus impatients sont allés jouer dans la neige. En fin d'après-midi, Patrick est sorti essayer ses skis de fond dans les environs du chalet.

Faux départ

AU MATIN, UN SOLEIL RADIEUX ENVAHIT LE CHALET. DU COUP, LA BONNE HUMEUR SE GÉNÉRALISE. Les jeunes se promettent toute une journée. Aussitôt le déjeuner avalé, ils partiront à l'attaque des pentes.

Patrick est allé jeter un coup d'œil à la neige, question de choisir le fart adéquat pour ses skis. Annie et Martin se préparent pour une bonne randonnée en ski de fond. Ils ont promis à Natasha de lui donner quelques conseils pour améliorer sa technique.

— Attention, skieurs de fond ! lance Justin. Pour des raisons de sécurité, il est interdit de skier seul. L'idéal, c'est que vous soyez au moins trois. Il y a un refuge au sommet, de l'autre côté de la rivière. À moins d'être des skieurs experts, évitez la piste numéro sept.

On l'a baptisée l'Alpine à cause des longues côtes raides à partir du relais, en revenant vers la rivière. J'ai des cartes des sentiers ici. Si vous décidez d'aller dîner au refuge, passez à la cafétéria, on vous préparera un casse-croûte. Bon ski !

Patrick est surpris et déçu de l'interdiction de skier seul. Il se dirige quand même vers la cafétéria avec l'intention de se faire préparer un dîner et de se rendre au relais. Seul.

À la cafétéria, il retrouve Annie, Martin et Natasha.

— Viens-tu avec nous au refuge ? demande Martin.

— Non. Je ne sais pas quelle direction je vais prendre, répond Patrick d'un ton détaché.

— Tu ne vas pas skier tout seul, reprend Annie. Tu as entendu ce que Justin a dit ?

— Je me fous de ce que Justin a dit.

— Agis donc comme du monde, lance Martin. C'est fatigant de toujours te voir aller à contre-courant.

— Ne vous occupez pas de moi. C'est tout !

— C'est ça, la différence entre nous deux. Moi, je me préoccupe des gens qui m'entourent.

— Patrick, intervient Annie. Viens avec nous. Ça ne t'enlève rien et c'est plus prudent. Tu éviteras les complications.

Justin entre à la cafétéria pour se commander un dîner.

— Salut ! dit-il, en s'approchant du groupe. Il y a un problème ?

Un silence embarrassé enveloppe le groupe.

— Patrick veut skier tout seul, dit enfin Natasha, un peu gênée.

Patrick lui jette un regard où se mêlent colère et déception. Il se détourne pour quitter le groupe.

Justin se place devant lui.

— C'est vrai ?

— Oui, avoue Patrick. Je veux juste la paix. Pourquoi passez-vous votre temps à me surveiller ?

— Moi aussi, je veux la paix, répond Justin. Et une façon d'y arriver, c'est d'être certain que personne n'est seul sur les sentiers de ski de fond. S'il y a un accident ou un bris d'équipement, la personne n'est pas prise pour se débrouiller toute seule.

— Il n'y a pas de danger, répond Patrick. Je skie depuis plusieurs années et je sais très bien me débrouiller. J'ai même tout ce qu'il faut dans mon sac pour réparer mon équipement.

— Qui, penses-tu, a le plus d'accidents ? demande Justin. Les débutants ou les skieurs expérimentés ?

— ...

— Les bons skieurs sont toujours plus téméraires. Ils ont et ils causent plus d'acci-

dents que les débutants. De toute façon, skier en groupe n'est pas une suggestion, c'est un règlement, ajoute-t-il en guise de conclusion. Tu ne voudrais pas qu'on interdise les pistes de ski de fond à tout le groupe parce que tu ne respectes pas les règlements ?

— Vous autres, avec vos règlements et vos menaces ! Je n'irai pas skier, c'est tout !

Patrick se dirige vers la sortie.

— Hé ! tu as oublié ton dîner, lui lance la préposée.

— Gardez-le, rétorque Patrick.

Quelques secondes plus tard, les jeunes entendent une porte claquer.

— Pas facile, commente Justin.

— Malheureux, précise Annie qui lui explique en quelques mots les raisons de l'attitude de Patrick.

— Partez et n'allez pas trop vite, je vais essayer de vous l'envoyer.

— Il n'y a pas de danger qu'on aille vite, dit Natasha. C'est ma première saison.

— Allez, bonne journée et à ce soir, lance Justin.



Patrick est assis sur son lit et fait semblant de se concentrer sur un roman de science-fic-

tion. Il a laissé la porte entrouverte pour pouvoir observer la salle commune. Son plan est fait. Quand tout le monde sera parti, il ira skier. Si Justin s'en aperçoit, il sera trop tard. Patrick veut surtout aller skier dans les pistes d'expert, près du relais. Il en a entendu parler et tous les skieurs de la région veulent les essayer. C'est, au fond, la véritable raison pour laquelle il a accepté de participer à la classe de neige.

— Tu ne skies pas ?

Patrick sursaute. Amélie est dans l'encadrement de la porte.

— Non. Je n'en ai pas vraiment le goût. Peut-être après dîner.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Hier, tu es sorti skier durant la tempête et maintenant qu'il fait beau, tu restes dans le chalet ?

— C'est le règlement.

— Le règlement ? demande Amélie qui feint l'ignorance.

— Oui. Celui qui interdit de skier tout seul. C'est débile.

— Tu sais pourquoi nous avons instauré ce règlement ?

— Oui. Mais si je veux la paix, je ne peux pas skier.

— Mais oui, tu peux skier. Fais des allers-retours.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu pars avec un groupe et tu skies à ton rythme. J'ai entendu dire que tu pourrais distancer à peu près tout le monde ici, sauf Justin et moi, bien sûr, dit-elle avec le sourire.

Patrick ne peut retenir un semblant de sourire.

— Tu devances donc tes amis...

— Je n'ai pas d'amis.

— Tes camarades... et quand tu as fait une bonne distance, tu reviens sur tes pas. Ainsi tu skies seul, à ton rythme et tu fais partie d'un groupe.

— Je ne sais pas. Je trouve votre règlement insensé. Tout le monde ne vient pas skier en groupe.

— Non. Le règlement s'applique aux groupes de jeunes. Il a été instauré après qu'un élève, un bon skieur, en passant, se fût blessé et qu'on eût mis plusieurs heures à le retrouver parce qu'il était parti seul. Quand on l'a découvert, il souffrait d'hypothermie et il a failli en mourir.

Patrick reste assis en silence.

— Si tu partais tout de suite, tu pourrais rejoindre tes camarades. Ils se dirigent vers le relais. Ils ne skient pas très vite. Tu skies un bout avec eux et tu fais des allers-retours. Ainsi tout le monde est content.

Patrick reste songeur.

— Tu n'es pas pour te priver d'une belle journée de ski pour protester contre un règlement.

Patrick hésite encore. Il se demande comment il expliquera aux autres qu'il a changé d'idée. Amélie croit deviner ce qui le préoccupe.

— Viens, je t'accompagne, lance-t-elle. Il faut que j'aille inspecter le pont qui enjambe la rivière. Je t'amène jusqu'à tes camarades et je trouve une raison de revenir. Toi, tu continues.

Patrick est surpris. «Cette fille lit dans mes pensées», songe-t-il.

— D'accord, laisse-t-il enfin échapper. Le temps de me changer et je te retrouve devant le chalet.

— Apporte un chandail supplémentaire, le vent du nord-ouest s'est levé. Malgré le soleil, il fait très froid.

Vers le relais

QUAND AMÉLIE ARRIVE, PATRICK FAIT DES ALLERS-RETOURS DEVANT LE CHALET POUR SE RÉCHAUFFER. Le froid est beaucoup plus vif qu'il ne s'y attendait.

— Allons-y, lance Amélie, qui se dirige avec énergie sur la piste.

Patrick suit. La vitesse de l'animatrice le surprend. Il redouble d'effort pour éviter de se faire distancer. Bientôt, le rythme ralentit un peu et Patrick skie plus à l'aise. Les deux skieurs rejoignent Annie, Natasha et Martin juste avant d'arriver au pont.

Les trois amis sont surpris de voir Patrick en compagnie d'Amélie. La monitrice salue les jeunes et s'informe de leur randonnée. Tous sont satisfaits malgré le froid.

— C'est ce que je pensais, dit Amélie en inspectant le pont. On a brisé un poteau du garde-fou. Il faudra le réparer avant que quelqu'un tombe à l'eau.

Patrick se penche au-dessus du parapet et regarde l'eau tourbillonnante qui se précipite en bas des rochers dans un fracas assourdissant.

Justin appelle Amélie! Justin appelle Amélie!

Les jeunes, surpris, se tournent vers Amélie. Celle-ci ouvre son sac et en sort un appareil radio.

— Amélie, j'écoute, dit-elle.

— *Où es-tu ?*

— Au pont. Qu'est-ce qu'il y a ?

— *Peux-tu revenir vers la montagne, il y a eu un accident. J'ai besoin d'aide.*

— J'y suis dans quelques minutes. Bon, il va falloir que j'y aille, dit-elle aux jeunes. Adoptez-vous mon compagnon ? demande-t-elle, au groupe, il est interdit de skier tout seul, ajoute-t-elle avec un clin d'œil à l'intention de Patrick.

— Oui, d'accord, répondent presque en même temps, Martin, Annie et Natasha.

— Salut ! À plus tard, lance Amélie qui se dirige vers les pentes de ski alpin.

Le groupe de jeunes reste un moment immobile et silencieux.

— En route pour le relais, crie Natasha.

Les quatre skieurs partent. Patrick prend la tête. Après quelques enjambées, il disparaît de la vue des autres. Martin commence à se fâcher. Il est convaincu que Patrick leur a déjà faussé compagnie. Annie est déçue. Elle trouve que Patrick n'est pas fiable. Natasha s'inquiète. Elle espère qu'il ne lui arrivera rien. Malgré leurs préoccupations, chacun skie en silence. En dépit du froid, le temps est magnifique, les paysages sont beaux et les pistes en excellente condition.

Les jeunes arrivent à la jonction de deux pistes. Ils se demandent laquelle prendre, surtout que Patrick a disparu.

— Pour aller au relais, il faut passer par la piste numéro cinq. C'est le trajet le plus court, dit Annie, après avoir consulté la carte.

— Je me demande où est rendu Patrick ? s'inquiète Natasha.

— Moi aussi, dit Martin.

— Quelqu'un arrive, lance Annie, en pointant vers la piste cinq.

Quelques instants plus tard, Patrick apparaît.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? demande Martin.

— Rien. J'ai skié à mon rythme et je suis revenu vous rejoindre comme me l'a suggéré Amélie, répond Patrick. Comme ça, je ne skie pas seul et je peux aller au rythme que je veux.

— Nous ne savions pas où tu étais passé, dit Annie.

— À la prochaine intersection, je ferai une flèche dans la neige pour indiquer ma direction, répond Patrick.

— Continuons, je n'ai pas chaud, dit Natasha.

Patrick prend les devants. Les skieurs s'élancent sur la piste numéro cinq. Les montées longues, mais progressives, ne leur laissent aucun répit. Le refuge est enfin en vue. Un filet de fumée s'échappe de la cheminée. Quand Annie, Natasha et Martin arrivent, Patrick est à l'intérieur et profite de la chaleur bienfaisante du feu.

Maudite tête dure !

PATRICK ACHÈVE SON DÎNER. IL N' A PAS DIT DEUX MOTS PENDANT LE REPAS. Annie, Natasha et Martin discutent de leur avant-midi. Ils ont hâte d'effectuer le retour tout en descente vers le chalet.

— J'espère que les côtes ne sont pas trop raides, dit Natasha. Je ne suis pas très bonne en descente.

— Justin nous a dit que les côtes de la piste numéro six étaient longues et douces.

Patrick a terminé son dîner et sort.

— Pas très jasant, commente Annie.

— Non, mais, au moins, il est resté avec nous.

— Il a l'air malheureux, dit Natasha.

— Je ne sais pas, répond Annie. Il semble être bien comme ça.

— En tout cas, j'aimais mieux le Patrick de l'été dernier, dit Martin.

— Allons-y, lance Annie.

— Oui, dit Natasha, je rêve déjà d'une douche chaude.

Les adolescents s'engagent sur la piste numéro cinq qui se prolonge sur près d'un kilomètre avant de se diviser en deux. Patrick est déjà parti.

La piste monte encore sur quelques dizaines de mètres. Patrick a bien entendu la conversation de ses compagnons et, malgré cela, il est décidé à retourner au chalet par la piste numéro sept. Il est venu skier pour descendre ces côtes abruptes. Il revient sur ses pas et rencontre le trio. Il répond par des phrases courtes aux commentaires de ses camarades sur l'état des pistes. Il fait demi-tour et il repart aussitôt pour éviter d'avoir froid.

Patrick arrive à la fourche des pistes six et sept. Il s'arrête, regarde en arrière. Comme il s'y attendait, il ne voit personne. Du bout de son bâton, il trace une flèche dans la neige fraîche en direction de la piste numéro sept. Il part à toute vitesse. Il veut éviter que les autres le rattrapent et insistent pour retourner au chalet par la piste la plus facile, la plus ennuyeuse. «S'ils ne me suivent pas, nous nous rejoindrons près du pont», pense-t-il.

Annie, Natasha et Martin arrivent à l'intersection. Ils sont surpris de découvrir la flèche qui pointe en direction de la piste numéro sept. Martin s'impatiente.

— Il fait exprès. Il nous a entendus parler au relais. Il sait que nous descendons par la piste numéro six.

— Nous n'avons qu'à attendre. Quand il reviendra, nous l'entraînerons sur l'autre piste, dit Natasha.

— Il n'a pas l'intention de revenir, répond Martin. Sinon il n'aurait pas tracé de flèche dans la neige.

— Attendons quand même quelques minutes, propose Annie.

Le groupe est d'accord. Chacun en profite pour boire un peu de jus. Annie enlève un chandail qu'elle avait enfilé à la sortie du chalet. Maintenant qu'elle est réchauffée, elle n'en n'a plus besoin. Après de longues minutes d'attente, les jeunes se rendent à l'évidence, Patrick ne reviendra pas.

— Laissons-le et descendons par la six, décide Martin.

— Il ne devrait pas skier tout seul, fait remarquer Natasha.

— Et s'il se blesse ? demande Annie. Nous avons dit à Amélie que nous l'amenions avec nous.

— Oui. Nous avons accepté de l'amener avec nous, mais ce n'est pas notre faute s'il est parti tout seul de son côté. Et s'il a un accident, ce sera tant pis pour lui, dit Martin fâché.

Annie regarde Natasha qui semble inquiète à l'idée que Patrick se blesse.

— Allons le chercher et ramenons-le dans la piste plus facile, suggère-t-elle.

Martin regarde son amie. Elle lui fait signe des yeux de tenir compte de l'avis de Natasha.

— C'est bon, dit Martin, avec un grand soupir. Allons chercher Patrick.

Les trois skieurs s'engagent dans le sentier.

— Il est bien loin ! lance Martin. S'il ne revient pas vers nous bientôt, il sera trop tard pour revenir sur nos pas. Nous devons retourner au chalet par la sept.

Au détour d'une courbe, Patrick est là.

— Tu n'es pas revenu nous rejoindre, lance Martin.

— J'ai skié trop vite et je reprenais mon souffle, ment Patrick.

— Viens, dit Martin, retournons sur nos pas. Cette piste est trop difficile et pourrait être dangereuse.

— Pas question, répond Patrick. Si j'ai accepté de venir en classe de neige, c'est pour skier sur cette piste.

— Rappelle-toi ce que Justin a dit au sujet des côtes raides et du fond glacé, dit Annie

— La neige tombée hier est suffisante pour couvrir la glace, répond Patrick.

— Je ne suis pas très habile, rappelle Natasha.

— Tu peux te ralentir avec tes bâtons. Il n'y a pas de danger.

— Amélie t'a dit de nous suivre, rappelle Martin.

— Elle m'a dit de skier avec vous. Je vous ai suivis jusqu'ici, c'est à votre tour maintenant.

Sans attendre la réplique, Patrick s'élance vers la longue pente qui prolonge la piste.

— Hé ! Arrête ! crie Martin.

Trop tard. Patrick est déjà bien engagé dans la descente.

— Maudite tête dure, lâche Martin. Laissons-le se casser le cou. Retournons vers la piste numéro six.

— Nous ne pouvons pas faire ça. Nous avons promis à Amélie, dit Annie.

— Nous n'avons rien promis. Nous avons accepté qu'il skie avec nous. Il vient de nous quitter : c'est son problème.

— Mais s'il tombe et se blesse, nous serons responsables, remarque Natasha.

— Ce sera bien bon pour lui, dit Martin.

Voyant l'air inquiet de Natasha, il essaie de la rassurer.

— Natasha, Patrick est un très bon skieur. Il y a peu de chances qu'il se blesse.

— On ne sait jamais, murmure-t-elle.

— Suivons-le, dit Annie. Il suffit d'être prudents. Je m'en voudrais s'il lui arrivait quelque chose.

— Bon. Allons-y, dit enfin Martin.

Annie descend la première. Martin l'observe pour déceler les difficultés de la pente. Annie n'a pas pris de risques. Elle a placé ses skis en position de chasse-neige dès le départ. De plus, pour ralentir sa descente, elle s'appuie avec force sur ses deux bâtons qu'elle tient du côté gauche du corps. La pente est longue, mais pas trop raide. Quand Annie arrive en bas, elle est contente : les muscles des cuisses commençaient à lui faire mal.

— Ce n'est pas mal hein ? lui lance Patrick, pour éviter les reproches d'Annie.

— Pas mal, reprend Annie. C'est beau ! crie-t-elle ensuite de toutes ses forces, pour signaler à Martin et à Natasha que la piste est libre.

Natasha est nerveuse.

— Je ne sais pas si je vais réussir.

— Ça va aller, fait Martin encourageant. Tiens tes bâtons comme l'a fait Annie et appuie fort. La côte est plus longue que raide.

— Vas-y ma grande ! se dit Natasha à haute voix pour se donner du courage.

Elle s'engage dans la pente. Malgré ses bâtons qui la freinent, elle trouve qu'elle glisse

très vite. Elle craint de perdre le contrôle. Elle appuie plus fort sur ses bâtons. Elle ralentit un peu, mais elle a de la difficulté à maintenir ses skis en position de chasse-neige. Les muscles de ses bras et de ses cuisses sont douloureux. Elle sent qu'elle ne tiendra pas beaucoup plus longtemps. Elle voit enfin le bas de la pente. Patrick et Annie l'attendent. Comme elle arrive au bas, elle est si fière d'avoir réussi sa descente qu'elle relâche son effort. Aussitôt, elle perd le contrôle et s'écrase dans un tourbillon de neige.

— Ça va ? demande Annie.

— Oui, répond Natasha avec un petit rire nerveux.

Quelques instants plus tard, Martin arrive au bas de la pente.

— Nous retournons sur nos pas, lance Martin d'un ton ferme.

— Faites ce que vous voulez, mais vous vous rallongez, répond Patrick.

— Selon Justin, la côte que nous venons de descendre est la plus facile. Imagine les autres.

— À quelle distance sommes-nous du chalet ? demande Annie.

— Ce n'est pas grave, répond Martin, j'aime mieux arriver tard qu'en morceaux.

Annie consulte la carte des pistes.

— Nous sommes ici, dit-elle en désignant un point sur la carte. Si nous remontons vers

le sentier numéro six, nous nous rallongerons. La piste six s'éloigne du chalet sur quelques kilomètres. Nous risquons d'arriver très tard.

— Mais nous risquons d'arriver, tranche Martin.

— Faites ce que vous voulez. Moi, je continue, dit Patrick.

Le silence retombe sur le groupe. Chacun essaie de décider du meilleur trajet à suivre.

— Nous n'avons pas le choix, dit Natasha. Il faut continuer sur cette piste. Ne vous en faites pas pour moi. Je descendrai les côtes assise sur mes skis ou à pied s'il le faut.

— En tout cas, nous aurons une bonne explication, une fois rendus au chalet, dit Martin à l'intention de Patrick

Le groupe suit Patrick qui est déjà en route.

Sur la pente raide

UNE AFFICHE LANCE SON AVERTISSEMENT DE TOUTES LES FORCES DE SA COULEUR ROUGE : ATTENTION ! LONGUE PENTE RAIDE. Patrick s'est arrêté.

— Si on prend la peine de nous avertir, ça doit être toute une côte, déclare Annie.

— D'ici, elle n'a pas l'air trop difficile, dit Natasha comme pour se rassurer.

— Le problème, c'est que nous ne voyons pas jusqu'en bas. Elle doit être plus à pic au bout de ce plat, précise Martin.

— On m'a dit que, après le virage, il y a une pente raide jusqu'à un nouveau palier qui se termine par une descente vers la rivière, confirme Patrick.

— Tu savais donc ce que tu faisais quand tu nous as entraînés ici, constate Martin fâché.

— Si tu veux dire que je voulais skier sur cette piste, tu as raison. Je te l'ai dit, c'est la raison pour laquelle je suis venu à la classe de neige.

— Tu es plus égoïste que je ne pensais, ajoute Martin.

Patrick hausse les épaules et s'élance. Il disparaît bientôt. Après un long moment, un cri informe les autres skieurs que la route est libre.

Natasha appuie fortement sur ses bâtons qu'elle tient du côté gauche et s'engage dans la pente. La descente est moins raide qu'elle ne le craignait. Arrivée sur le plat, elle ne réussit toutefois pas à s'arrêter. Après un virage, elle est entraînée dans la côte suivante. Natasha est surprise par l'inclinaison de la piste et la grande vitesse qu'elle atteint en quelques secondes. Elle perd tout contrôle de ses skis et tombe. Le choc est dur. Elle en a la respiration presque coupée. Elle reste assise dans la neige le temps de reprendre son souffle et de se remettre de sa peur.

Elle regarde la pente qui continue devant elle. Elle ne voit pas comment elle réussirait à la descendre sans se blesser. Elle en veut à Patrick de les avoir entraînés sur cette piste dangereuse et s'en veut tout autant de l'avoir suivi. Elle enlève ses skis et entreprend de descendre la côte à pied. C'est plus difficile qu'elle ne le croyait : elle glisse à plusieurs reprises et

tombe. Elle parvient au bas de la pente, épuisée d'avoir marché à côté de la piste où la neige folle a diminué les dérapages et les chutes.

Quand Patrick aperçoit le costume enneigé de Natasha, il lui demande si elle s'est fait mal.

— Non, dit-elle, mais je n'ai pas de félicitations à te faire pour ton choix de piste.

Après un moment de silence, Patrick ajoute :

— Tu n'es pas blessée, c'est l'essentiel. C'était la pire côte. Le reste devrait être facile.

Patrick signale à Martin et à Annie que la piste est libre.

Annie amorce sa descente. Elle se ralentit toujours avec ses bâtons. Elle est, à la fois, surprise de la vitesse qu'elle atteint et contente du contrôle qu'elle a de ses skis. Elle est tendue lorsqu'elle arrive dans la deuxième côte. Elle aperçoit l'endroit où Natasha a chuté. D'instinct, elle se raidit pour éviter de tomber à son tour : son ski gauche se bloque en travers de la piste et elle tombe vers l'avant. Dès qu'Annie touche le sol, elle ressent une vive douleur à l'épaule. Elle sait aussitôt que la blessure est sérieuse. Un élançement insupportable irradie de son épaule et engourdit tout son bras. Annie reste immobile de crainte que la douleur n'empire. Et la piste qui descend devant elle. Elle panique : elle pleure et appelle Martin de toutes ses forces.

En haut de la pente, Martin a bien entendu un cri, mais il n'est pas certain qu'on lui signale que la piste est libre. Il hésite un moment. Il place enfin ses skis en chasse-neige et s'appuie de toutes ses forces sur ses bâtons. «Pourquoi risquer de me blesser», pense-t-il. La première pente se descend assez bien, mais comme les autres avant lui, Martin n'a pas le temps de se préparer pour la deuxième pente, qu'il la descend déjà.

Il réussit à contrôler sa vitesse et il maîtrise assez bien sa descente lorsqu'il aperçoit Annie étendue dans la neige. Aussitôt, il essaie de freiner. Impossible, il va trop vite. Martin se rend compte qu'il risque de heurter son amie. Il se laisse tomber. Ses skis et son corps raclent la neige qui lui vole au visage. Il s'arrête à moins d'un mètre d'Annie. Au moment même où il est soulagé d'avoir évité la collision, il ressent une douleur à la cheville. La même douleur qu'il a ressentie l'an dernier quand il s'est foulé la cheville au basket-ball.

— Tu t'es fait mal ? demande-t-il à Annie.

— Mon épaule, dit-elle, à travers ses larmes.

— Ne bouge pas, je vais t'aider.

Martin se traîne près d'Annie, s'informe de l'endroit exact de sa blessure et la redresse doucement. Le moindre mouvement avive la douleur et Annie laisse échapper des petits cris à chaque fois.

— J'ai froid, dit-elle.

Martin fouille dans le sac d'Annie et en sort une veste en polar qu'il met sur ses épaules.

Quand Patrick a vu Annie tomber, il a remonté la côte suivi de Natasha.

— Tout ça est de ta faute, lance Martin, rouge de colère.

— Où as-tu mal ? demande Patrick à Annie.

— C'est mon épaule.

Natasha essaie de réconforter sa copine.

— Je vais chercher de l'aide, dit Patrick.

— Tu n'as pas le choix, confirme Martin. Je crois que j'ai la cheville foulée.

Patrick fouille dans son sac et en sort un chandail de laine et un veston en nylon.

— Tenez, mettez ça et regroupez-vous pour conserver la chaleur. Je vous envoie du secours le plus tôt possible.

— Tu ne gardes pas un chandail ? demande Natasha.

— Vous en aurez plus besoin que moi. À plus tard !

Patrick est déjà reparti.

Courir la chance

PATRICK SKIE AUSSI VITE QU'IL PEUT. IL SENT UNE ESPÈCE D'ANGOISSE QUI LUI DONNE UN SURCROÎT D'ÉNERGIE, MAIS QUI, EN MÊME TEMPS, L'EMPÊCHE DE SE CONCENTRER, SI BIEN QU'IL TOMBE DANS UNE PENTE FACILE. Alors qu'il se relève : «Calme-toi, se dit-il, ce n'est pas le temps de te blesser. Concentre-toi sur la piste et ta technique comme si tu participais à une course.»

Patrick repart et débouche bientôt au bas de la piste qui longe la rivière. À l'occasion d'une éclaircie dans la forêt, il s'aperçoit qu'il se trouve vis-à-vis du chalet. Il se rend compte que la piste fait un long détour pour passer par le pont. Entre lui et le chalet, coule la rivière.



Après le départ de Patrick, Annie, Natasha et Martin ressentent aussitôt les effets du froid. Seule Natasha peut bouger à son aise pour se réchauffer. Elle se lève et saute sur place pour activer la circulation. Après quelques minutes, elle rejoint Annie et Martin et les trois se recroquevillent les uns contre les autres pour se protéger tant bien que mal du froid.

Annie, que son épaule fait souffrir, trouve le temps long. Il lui semble que Patrick est déjà parti depuis longtemps. Martin et Natasha tentent de la réconforter. Ils lui rappellent que Patrick est un bon skieur, qu'il arrivera en peu de temps au chalet et qu'il enverra aussitôt des secours.



Patrick s'est arrêté, il boit une gorgée de jus. Il est tenté de traverser la rivière, mais il se souvient des paroles de Justin : «Évitez la rivière. Le temps doux de la semaine dernière et le courant ont rendu la glace peu fiable. Même si elle a l'air solide, elle peut être très mince.»

Patrick observe la rivière. À sa gauche, près du pont, il remarque un espace libre de glace. Droit devant lui, la glace semble bien prise. Patrick frissonne. Il s' imagine ce que ressentent ses camarades plus haut, sur la piste, en at-

tente de secours. Sans plus tarder, il s'élance vers la rivière.

Un sentier s'ouvre devant lui. Malgré la neige épaisse, Patrick progresse bien. Il arrive bientôt à la berge, elle est escarpée. Il descend vers la rivière en plaçant ses skis perpendiculaires à la pente. «C'est facile, comme descendre un escalier de côté.» Ces paroles de sa mère lui sont revenues sans qu'il s'y attende. Des images de ses premières sorties en ski avec sa mère lui reviennent.

Le craquement de la glace ramène Patrick à la réalité. Il avance avec prudence même s'il sait que ses skis répartissent son poids sur la surface glacée. Il se concentre : «Il faut à tout prix, que j'évite le trou dans la glace. Je suis moins rapide que sur la piste, mais je me rapproche davantage du chalet», se dit-il pour s'encourager.

Patrick a pris de l'assurance, petit à petit sa vitesse s'accroît. À quelques reprises, la glace craque. Patrick se rassure. «Même la glace solide et épaisse craque. Ne t'énerve pas.»

Au milieu de la rivière, le vent a balayé la neige. Patrick skie sur de la glace vive. Il sent tout à coup la surface plier sous son poids. «Pas de panique», se dit-il, quand une bouffée de chaleur l'envahit. Il se voit une fraction de seconde en train de se débattre dans l'eau glacée. Pour éviter les gestes brusques, il ralenti-

tit le rythme. La glace craque toujours, mais tient bon.

Sans quitter des yeux la surface de la rivière immédiatement devant lui, Patrick jette un coup d'œil au loin. «Ah non ! pas ça !» Il vient de remarquer que l'eau monte par-dessus la glace. Il accélère encore un coup. Il se concentre de toutes ses forces pour éviter de céder à la panique. «Pousse, pousse», se dit-il comme quand il s'entraîne et que la fatigue commence à le ralentir. «Merde !» dit Patrick. L'eau envahit ses bottes. Elle est glacée. Il skie encore plus vite, lui qui croyait avoir atteint sa vitesse maximale.

La glace semble maintenant plus solide. Patrick se détend un peu, mais reste aux aguets. «Une chance que mes skis n'ont pas encore mordu dans la neige. Il faut à tout prix que j'évite de les soulever.» Patrick sait très bien qu'il devra bientôt s'arrêter pour gratter la semelle de ses skis, mais il voudrait que ce soit le plus tard possible. Comme si le fait d'y penser provoquait l'événement, son ski droit se bloque et, dans la foulée suivante, le gauche fait de même. La neige s'accumule sous les skis et forme une masse solide. Impossible de glisser.

Patrick n'ose pas s'arrêter et enlever ses skis sur la rivière, il se rend de peine et de misère jusqu'à la rive. La berge se dresse devant

lui. Il réussit, après un effort épuisant, à se hisser au sommet. Patrick se rend compte du froid, pour la première fois depuis son départ. L'humidité qui se dégage de la rivière aggrave la situation. Il sent son chandail se glacer sous son costume, il a les doigts raides et douloureux, les pieds glacés.

Malgré ses malaises, Patrick enlève ses skis. Il frotte la semelle d'un ski sur l'arête de l'autre. Le gros de la neige s'enlève, mais il reste une mince couche de glace. «Il faudrait mon grattoir en métal», se dit Patrick. Il songe au grattoir qu'il a laissé dans son sac, au chalet. «Tant pis, je continuerai comme ça.»



Malgré les encouragements de ses amis, Annie trouve le temps de plus en plus long. À la douleur s'ajoute le froid. Elle apprécie les efforts de Martin et de Natasha pour la garder au chaud, mais cela ne suffit pas. Elle ne se sent pas bien.

— Et si Patrick a un accident, s'inquiète-t-elle.

— Mais non, répond Martin. Patrick est un bon skieur.

— Un accident peut arriver à tout le monde.

— Ça me surprendrait, répond Natasha. Tantôt, il a dit que la piste d'ici au chalet était plutôt facile...

Le silence revient pendant que les jeunes ressassent leurs inquiétudes. Martin s'en fait pour Annie. Il supporte mal d'être impuissant face à la douleur et au froid. Il se promet bien de régler le cas de Patrick dès son retour au chalet.

Annie essaie de conserver son calme. Elle espère que les secours arriveront bientôt. Elle sent qu'elle est sur le point de se remettre à pleurer, car sa douleur à l'épaule est de moins en moins supportable. Elle essaie de se concentrer sur sa colère contre Patrick. En même temps, elle l' imagine skiant à toute vitesse et ne peut s'empêcher de l'encourager en pensée.

Natasha a voulu rassurer Annie. Maintenant, elle s'inquiète à son tour. Elle a beau se répéter que Patrick ne peut pas être déjà rendu au chalet et que les secours mettront encore un bon bout de temps avant d'arriver, son inquiétude demeure. Des images de Patrick, qui a brisé un ski ou qui s'est blessé, la hantent. Elle s'aperçoit même que des prières qu'elle croyait avoir oubliées, lui reviennent.

— Écoutez, dit Annie, j'entends quelque chose. On dirait des bruits de moteur.

Les trois jeunes tendent l'oreille. Ils n'entendent que le vent qui siffle dans les arbres et les branches qui s'entrechoquent.

— Je n'entends rien, dit Martin.

— Moi non plus, avoue Natasha.

Annie n'insiste pas. Elle a sans doute rêvé. L'attente continue



Patrick remet ses skis et repart. Ses pieds le font souffrir. Il voit le chalet au loin. Il songe à ses copains qui l'attendent. Sans doute ont-ils très froid. Ses skis ne glissent pas. «C'est comme si la semelle était recouverte de papier sablé», pense-t-il. Patrick court plus qu'il ne skie. Ses jambes sont lourdes, mais il s'efforce de ne pas ralentir.

Le chalet est à portée de voix. Patrick voudrait bien crier pour attirer l'attention d'un responsable. Il n'en a pas la force. Il arrive sur la petite route qui mène au chalet. Il enlève ses skis et, malgré la douleur aux pieds, il court jusqu'au poste de premiers soins. Patrick entre. Amélie est là en train d'appliquer de la glace sur le poignet d'une jeune fille.

— Vite ! Il faut envoyer quelqu'un les chercher dans la piste numéro sept.

— Quoi ?

Patrick se rend compte qu'à cause de l'essoufflement et de sa gorge irritée par le froid, les mots qu'il a formulés dans sa tête sont sortis de façon incompréhensible. Amélie observe Patrick et elle comprend, à voir ses pieds glacés et son air épuisé, que quelque chose de grave s'est produit.

— Calme-toi ! lui dit Amélie. Je te questionne et tu me réponds par oui ou non.

Patrick fait signe de la tête.

— Il y a eu un accident ?

— Oui.

— Grave ?

— Annie... elle est tombée. C'est l'épaule. Martin, lui... la cheville.

— Où ?

— Piste sept... La côte à pic...

Amélie n'a pas attendu les détails. Elle contacte Justin par radio.

— *Ici Justin, j'écoute.*

— Ici Amélie. Il y a deux blessés sur la piste numéro sept dans la grande côte. Il faut faire vite avec ce froid...

— *Je pars avec Paul. Nous prendrons deux motoneiges et traînerons chacun une civière.*

Amélie se tourne vers Patrick. Il est recroquevillé sur une chaise et il grelotte. Il a les traits tirés.

— Viens, dit-elle.

Elle l'entraîne vers le chalet. Patrick a les jambes molles et les pieds endoloris. Sa démarche est chancelante. Amélie le soutient. Arrivé à sa chambre, Patrick s'affaisse sur son lit. Amélie se penche pour détacher ses bottes.

— Ce n'était pas très prudent de t'aventurer sur la rivière, dit-elle.

— Je n'avais pas le choix, répond Patrick.

— Tu vas prendre une bonne douche. Ne mets pas l'eau trop chaude au début et laisse-la couler longtemps. Pendant ce temps, je te prépare une boisson chaude. Est-ce que ça va ?

— Oui. Les autres... commence à dire Patrick, les yeux pleins de larmes.

— Ne t'en fais pas. Justin et Paul les rejoindront dans quelques minutes et ils les ramèneront.

Tout ça, c'est de ma faute !

CETTE FOIS, J'AI VRAIMENT ENTENDU QUELQUE CHOSE, AFFIRME ANNIE.

Le trio écoute avec attention. Encore des bruits de vent mais, tout au loin, un bourdonnement intermittent se fait entendre. Martin espère que ce ne sont pas des travailleurs forestiers, plus haut dans la montagne, ou les tracteurs du centre de ski.

— Oui. J'entends quelque chose, dit Natasha.

Tous tendent de nouveau l'oreille. Le bruit devient plus régulier

— C'est encore loin, insiste Annie, mais on dirait que ça se rapproche.

Martin et Natasha ne partagent pas l'optimisme de leur amie. Ils souhaitent que ce soit les secouristes qui s'en viennent, mais ils hésitent à y croire de peur d'être de nouveau déçus.

— Cette fois, c'est vrai, lance Annie.

Elle a tourné la tête d'un coup et la douleur s'est manifestée.

— Oui, confirme Martin. Je l'entends.

— Moi aussi, ajoute Natasha.

En effet, des moteurs grondent dans le lointain. Le trio espère que ce sont bien les secours qui arrivent et non des motoneigistes en balade dans les sentiers tout proches.

Bientôt, ils distinguent très bien les motoneiges qui se rapprochent. Du coup, le froid et la douleur leur semblent moins vifs.

Quand Paul et Justin les retrouvent, Annie, Martin et Natasha sont si contents qu'ils sont au bord des larmes.

— Ça été long, lance Annie qui grimace de douleur.

— Nous sommes venus aussitôt que nous avons su, répond Paul.

— Si Patrick n'avait pas bravé le danger et traversé la rivière, nous serions encore loin d'ici. Il est très courageux votre copain, ajoute Justin.

— C'est quand même de sa faute si nous sommes dans ce pétrin, fait remarquer Martin.

— Nous réglerons ça au chalet, dit Justin. Ce qui presse, c'est de vous ramener au chaud.

Dès leur arrivée, Justin et Paul ont déroulé des couvertures et ont enveloppé les jeunes. Natasha leur donne un coup de main. Martin reconforte Annie dont l'épaule blessée la fait de plus en plus souffrir.

Paul et Justin immobilisent l'épaule d'Annie et étendent la jeune fille dans la civière.

— Tu seras plus à l'aise ici qu'assise sur une motoneige, affirme Justin.

— Martin, monte derrière moi, dit Paul. Nous traiterons ta cheville au chalet.

Justin met les skis et les bâtons dans la deuxième civière. Natasha monte derrière lui et les deux motoneiges filent vers le chalet.



Patrick est sorti de la douche. Il s'est réchauffé, mais il ressent une grande fatigue. Il est surtout bouleversé. On frappe à sa porte, il ouvre. C'est Amélie.

— Ça va mieux ? demande-t-elle en lui tendant une tasse de chocolat chaud.

— Oui, dit-il sans entrain.

— Pas plus que ça ?

— C'est de ma faute.

— Quoi ?

— C'est moi qui les ai entraînés sur cette piste difficile. S'ils sont blessés, c'est de ma faute.

— Si les secouristes sont déjà en route, c'est parce qu'un gars courageux n'a pas eu peur de traverser la rivière pour les avertir.

— Oui, mais c'est quand même de ma faute.

Amélie remarque que Patrick est sur le point de pleurer.

— Tu veux me raconter ?

— Je ne sais pas. C'est une longue histoire, compliquée.

— Nous avons le temps. Je peux peut-être t'aider à démêler les choses.

Patrick commence à raconter son histoire. Il raconte dans le désordre. Il parle de sa mère, de sa tante, de son père, de son ex-petite amie, de son arrivée à Buckingham et de sa volonté de se débrouiller tout seul.

— ... malgré tout, je pense que je n'ai pas le choix : je dois tenir compte des gens qui m'entourent, termine Patrick.

— Je crois que oui, confirme Amélie.

Leur conversation est interrompue par un grondement de moteur. Patrick jette un coup d'œil dehors. Deux motoneiges arrivent au chalet.

Justin et Natasha soutiennent Annie. Paul aide Martin incapable de marcher sur sa cheville. Le trio est heureux de se retrouver à l'intérieur. Amélie va chercher des boissons chaudes pour tout le monde.

— Il faut les amener à la clinique, dit Justin.

Natasha regarde au-delà du groupe d'élèves qui entourent les blessés et elle aperçoit Patrick à la porte de sa chambre. Elle remarque son visage défait. Elle lui sourit pour lui signaler que tout va bien. Patrick lui fait un petit signe de la main avant de rentrer dans sa chambre.

Les blessés partent pour la clinique. Les élèves se dispersent et commentent les événements. Il y a presque autant de versions que d'individus. Natasha prend une longue douche chaude et se réfugie près du foyer après avoir hésité longtemps devant la porte de la chambre de Patrick.

Les aveux

AU SOUPER, PATRICK QU'AMÉLIE EST ALLÉE CHERCHER DANS SA CHAMBRE, MANGE AU BOUT DE LA TABLE, LE NEZ DANS SON ASSIETTE. Natasha est assise près de lui. À part quelques mots pour s'informer de leur état mutuel, ils mangent en silence. Aussitôt son repas terminé, Patrick retourne dans sa chambre.

Justin, Annie et Martin reviennent de la clinique en début de soirée. Annie a le bras immobilisé sur la poitrine : fêlure de la clavicule. Martin s'appuie sur des béquilles. Guy Laroche annonce que, lorsqu'ils auront mangé, ils raconteront leur aventure.



Les élèves se regroupent autour du foyer. Guy a placé quatre fauteuils en évidence. Annie, Martin et Natasha se sont avancés après avoir critiqué la disposition des sièges.

— Où est Patrick ? demande Martin.

Les élèves ont remarqué le ton agressif. Avant même qu'on ait le temps d'aller le chercher, Patrick sort de sa chambre et s'avance vers les élèves. Il jette un coup d'œil à Amélie qui lui sourit et l'encourage d'un léger signe de la tête.

— Bravo Patrick ! lance quelqu'un.

Plusieurs élèves entourent Patrick et le félicitent. Il est visiblement mal à l'aise.

— Du calme, laissez-le passer, lance Guy Laroche.

Quand Patrick arrive en avant, Martin se lève. Ils se font face. Les élèves remarquent leur air crispé. Hélène L'Heureux craint une altercation ; elle s'avance. Guy lui prend le bras et l'arrête. Patrick se tourne vers les élèves.

— Je voudrais d'abord dire que si Annie et Martin sont blessés et que si Natasha a passé un long moment désagréable cet après-midi, c'est ma faute, déclare-t-il.

La voix de Patrick, déjà chevrotante au début, devient de moins en moins sûre à mesure qu'il parle. On le sent sur le point d'éclater en sanglots.

— J'ai voulu en faire à ma tête et je les ai entraînés sur un sentier dangereux. Je m'excuse encore. Je m'excuse aussi auprès de tous ceux et celles que mon attitude a pu blesser depuis mon arrivée à votre école.

La voix de Patrick se brise et des larmes coulent sur ses joues. L'auditoire est silencieux.

— Je m'excuse, répète Patrick encore une fois. Il se précipite vers sa chambre.

Le silence occupe toute la salle.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? lance un élève incapable de supporter plus longtemps l'atmosphère lourde.

Martin, Annie et Natasha hésitent un moment. Ils ne savent pas par où commencer et quoi dire à propos du rôle de Patrick dans cette aventure. Martin raconte comment Patrick les a entraînés sur la piste numéro sept. Annie parle de sa chute, Martin, de sa blessure. Annie insiste sur la très longue attente. Natasha parle de la peur qu'elle a éprouvée dans les descentes et de son inquiétude pendant l'attente des secours.

Plusieurs questions des élèves permettent de préciser des détails. Certains voudraient que Patrick raconte sa traversée de la rivière. Ils doivent se contenter des informations de Justin et d'Amélie qui en profitent pour signaler le danger du geste et le courage de Patrick.

La conversation est interrompue par l'arrivée de Marielle et de Lise informées de l'accident. Inquiète, Lise se précipite vers sa fille. Annie rassure sa mère et l'entraîne dans sa chambre pour pouvoir parler en paix.

Marielle cherche Patrick du regard. Natasha la guide vers la chambre de Patrick. Marielle frappe. Il n'y a pas de réponse. Elle frappe de nouveau.

— Patrick, c'est moi. Ouvre.

Marielle entend des pas lents qui s'approchent. La porte s'ouvre. Patrick apparaît, les yeux rougis et l'air abattu.

— Je peux entrer ? demande Marielle.

Patrick fait oui de la tête et s'esquive pour la laisser passer. Elle jette un coup d'œil rapide dans la pièce qui est un véritable fouillis. Elle se retourne vers Patrick. Celui-ci lève la tête, hésite un instant et se jette dans les bras de sa tante. Marielle accueille Patrick avec soulagement, même si son étreinte provoque chez elle une véritable tempête d'émotions. Ils restent un long moment à pleurer dans les bras de l'un et l'autre.

Marielle se détache de Patrick. Elle regarde le grand garçon qui se tient devant elle, la figure couverte de larmes et le regard fixé vers le sol. Elle le guide vers le lit où il s'écroule. Elle tire une chaise et s'assoit en face de lui.

— Raconte-moi tout, dit Marielle avec calme.

— Je... je ne sais pas par où commencer.

— Vas-y comme ça vient.

— Je ne voulais plus faire confiance à personne, je... je ne pouvais plus. Les gens que j'aimais mouraient ou disparaissaient. J'ai essayé de me débrouiller tout seul, d'en faire à ma tête. Ça me créait des problèmes et ça en créait aux autres. Je me faisais détester. Et c'est devenu dangereux.

Patrick raconte son aventure en détail. Il parle de la tristesse qu'il a ressentie quand Annie et Martin se sont blessés et de sa panique quand la glace de la rivière s'est enfoncée.

Marielle prend les mains de Patrick dans les siennes.

— Je suis fière de toi. Pas pour ton attitude envers tes amis, mais pour la façon dont tu as réagi. Je crois que tu as compris que tu ne peux pas vivre sans te préoccuper des autres.

— Je sais, mais j'ai peur. Quand quelqu'un qu'on aime part, ça fait mal... Et tout le monde meurt un jour.

— Je sais mon pauvre Patrick, c'est le lot de tout le monde. Quand quelqu'un mourait, ta grand-mère, qui était un peu philosophe, disait : «C'est la vie !»

— ...

— Tu verras que, malgré ses peines, la vie te réserve des expériences extraordinaires.

— Je ne veux plus avoir aussi mal que lorsque maman...

Un sanglot noue la gorge de Patrick. Marielle s'approche et lui entoure les épaules de son bras. Elle ne peut empêcher ses larmes de couler. Patrick enfouit sa tête au creux de son épaule. Marielle le serre dans ses bras et le berce comme un enfant. Ce geste déclenche une autre vague de larmes chez elle. Ils restent ainsi un long moment. Leurs pleurs se calment petit à petit.

On frappe à la porte. Patrick se raidit.

— Je ne veux voir personne.

— Il va pourtant falloir que tu voies Annie, Martin et Natasha.

— Je ne sais pas quoi leur dire.

— Écoute ce qu'ils ont à dire et fais comme avec moi. Laisse-toi aller. Ce sont tes amis, ils vont comprendre. Nous ouvrons ? demande Marielle.

Sans attendre la réponse, elle s'est levée. Elle regarde Patrick. Après un moment d'hésitation, il fait signe que oui.

Marielle ouvre la porte. C'est Lise.

— Comment va Patrick ?

— Un peu secoué, mais il va mieux.

— Annie, Martin et Natasha voudraient lui parler.

— Comment sont-ils ? s'informe Marielle.

— Ils ont eu plus de peur que de mal. Je suis un peu fâchée contre Patrick, mais je pense que les jeunes peuvent bien régler ça entre eux.

— Patrick, tes amis veulent te voir. Je leur dis de venir ? interroge Marielle.

Patrick hoche la tête, se recule sur son lit et s'appuie contre le mur comme pour mettre plus de distance possible entre lui et la porte.

Marielle sort avec Lise. Annie, Natasha et Martin entrent. Annie prend la seule chaise de la pièce, Martin s'assoit sur le petit bureau. Natasha s'écrase par terre près du lit.

Un silence lourd règne dans la chambre. Chacun repasse dans sa tête les phrases qu'il voudrait dire et essaie de trouver la formulation exacte pour bien exprimer sa pensée sans créer de malentendu.

— Nous voulons clarifier la situation tout de suite, commence Annie.

Cette phrase semble donner le signal aux jeunes d'y aller de leurs reproches.

— D'abord nous n'avons pas du tout apprécié ton attitude depuis ton arrivée à notre école.

— Nous comprenions ce que tu vivais...

— Mais ça t'a amené à mettre notre sécurité en danger.

— J'ai eu très peur et très froid..

— Très mal et très froid.

— Je... m'excuse, murmure Patrick.

— Tu n'avais pas le droit de nous entraîner sur cette piste dangereuse.

— Tu peux toujours dire que nous aurions pu refuser de te suivre, mais nous avons l'impression que tu as abusé de notre amitié, dit Annie.

— Jamais... Jamais, je n'ai voulu profiter de votre amitié pour vous entraîner sur cette piste, proteste Patrick.

Il fait une pause et reprend.

— J'étais trop bête, trop centré sur moi pour penser à profiter de vous. Je m'excuse encore et, croyez-moi, je n'ai jamais voulu vous faire de tort.

Les yeux de Patrick s'inondent de larmes. Devant la sincérité de Patrick, les trois jeunes sentent leur colère s'amoindrir.

— Je suis tenté de te croire, enchaîne Martin. Sinon, tu n'aurais pas pris le risque de t'aventurer sur la rivière. Même si je suis encore fâché, je te remercie d'avoir eu le courage de traverser la rivière pour nous envoyer des secours au plus vite.

— Excusez-moi encore une fois, répète Patrick. Il relève la tête pour faire face à ses amis. Depuis mon arrivée, j'ai eu une attitude détestable. C'est compliqué à expliquer, mais disons que je voulais me débrouiller seul. Les

personnes que j'aimais m'abandonnaient ou mouraient.

La voix de Patrick commence à se briser.

— Nous pensions que c'était quelque chose comme ça, dit Martin.

— J'ai l'intention de changer d'attitude, dit Patrick, la voix chevrotante. J'aimerais que... que nous soyons amis comme l'été dernier.

Les trois jeunes se regardent et font signe que oui de la tête.

— Je m'en veux d'avoir gâché votre classe de neige, ajoute Patrick..

— Je vais en profiter pour me faire servir, déclare Martin avec un sourire.

— Ne compte pas sur moi, lance Annie en montant son bras.

— Je pourrais me faire pardonner un peu en m'occupant de vous autres, dit Patrick qui essaie de sourire.

— Je vais t'aider, déclare Natasha.

— Pas question. J'ai aussi des choses à me faire pardonner de toi, répond Patrick.

Natasha rougit. Le silence retombe sur le groupe.

— Allons retrouver Marielle et ta mère, propose Natasha à Annie, pour cacher son malaise.

Le trio se lève. Patrick se glisse au bas du lit. Tous se retrouvent près de la porte. Patrick tend la main à Martin. Celui-ci, surpris,

regarde Patrick droit dans les yeux, pendant un instant, et lui serre la main. Cette fois-ci la poigne est solide et franche.

Patrick se tourne vers Annie et lui tend la main. Annie saisit la main de Patrick de sa main gauche et esquisse un sourire.

— Je suis contente de retrouver le vrai Patrick, dit-elle.

Patrick réprime de nouveau ses larmes avec difficulté.

Il se retrouve devant Natasha et lui tend aussi la main. Natasha la saisit et un sourire égaie sa figure. Après un temps d'hésitation, elle pose ses lèvres sur la joue de Patrick. Patrick rougit et garde la main de Natasha dans la sienne un moment.

Martin ouvre la porte.

Le groupe sort de la chambre et retrouve Lise et Marielle qui discutent avec Justin et Amélie. Les deux amies observent les jeunes qui s'approchent. Elles sourient quand elles s'aperçoivent que la paix semble revenue dans le groupe. Marielle s'approche de Patrick et pose la main sur son bras.

— Ça va ?

— Oui, dit-il, en hochant la tête.

— Nous aimerions rester ici, même si nous ne pouvons pas skier, dit Annie.

Aucun problème, répond Guy Laroche qui se joint au groupe.

— Puisque tout semble aller bien, dit Lise à l'intention de Marielle, nous allons rentrer. Nous avons un bon bout de chemin à parcourir.

— Oui, confirme celle-ci, et nous travaillons demain.

Le petit groupe se dirige vers la porte. Lise embrasse sa fille et Martin. Elle assure celui-ci qu'elle donnera des nouvelles à ses parents. Marielle embrasse Patrick qui, cette fois, ne se dérobe pas. Marielle essuie une larme en s'excusant. La porte se referme sur les visiteuses.

— Allons, c'est l'heure du coucher, lance Guy Laroche. Je crois que vous avez eu assez d'émotions pour aujourd'hui.



Dans sa chambre, Patrick sort son cahier et trace un trait en travers la page. Il écrit.

9 février

Je suis trop fatigué pour tout raconter ce soir, je le ferai demain... Demain, quand je reviendrai de faire du ski avec Natasha.

Patrick éteint la lumière et, pour la première fois depuis des mois, il se sent moins seul dans le noir.

coeur de glace

« J'ai revu Natasha.

Elle m'a invité à la danse.

J'ai refusé. Je ne veux pas. Je ne peux pas.

Il ne faut pas que je m'attache »

•

Ne plus vouloir aimer, ne plus demander l'aide de personne. Ne compter que sur soi. Être seul partout, pour tout et tout le temps. Jusqu'où peut-on repousser les autres ?

Plus personne ne reconnaît Patrick. Il s'isole, il coupe le contact avec le monde, avec ses sentiments, ses peines. Il s'enlise dans son idée d'indépendance. Qui ou quoi pourra faire fondre son cœur de glace ?

PIERRE BOILEAU habite à Buckingham, dans la région de l'Outaouais. Il consacre de plus en plus de temps à réaliser un rêve de jeunesse : écrire. Les projets sont nombreux... Cœur de glace est son troisième roman.

L'ILLUSTRATION DE LA PAGE COUVERTURE
EST DE CLAUDE LAFRANCE


SOULIÈRES ÉDITEUR

ISBN 2-922225-51-8



9 782922 225518